

Kafka

Le Procès

Traduction nouvelle et édition de Jean-Pierre Lefebvre

Préface de Philippe Lançon



folio
classique

Kafka

Le Procès

Traduction nouvelle et édition de Jean-Pierre Lefebvre

Préface de Philippe Lançon





folio
classique

COLLECTION
FOLIO CLASSIQUE

Franz Kafka

Le Procès

Préface de Philippe Lançon

*Traduction nouvelle, postface
et édition de Jean-Pierre Lefebvre*

*« Traduire, retraduire Le Procès.
Pour saluer Alexandre Vialatte »
par Régis Quatresous*

Gallimard

PRÉFACE

Ce n'est pas tout d'être innocent des crimes dont on vous accuse, et qui ont la force du mystère – ou, plus exactement, de l'énigme initiatique. Encore faut-il ne pas être coupable d'être l'homme qu'on est. Dans Le Procès, Josef K. est cet homme-là. Homme ordinaire, coléreux, presque ridicule, insouciant quand mieux vaudrait être scrupuleux, scrupuleux quand mieux vaudrait être insouciant. Citoyen violemment administré, individu somme toute médiocre, désagréable malgré sa sensibilité (ou peut-être à cause d'elle), il est sans cesse pris en défaut par les situations dans lesquelles il s'englué, tel un insecte sur du papier tue-mouches. Fondé de pouvoir, il retourne vers sa banque comme vers une source d'existence et d'inquiétude. Migraineux, il rejoint son lit. C'est l'endroit où l'on dort, où l'on pense, où l'on rêve, où l'on aime, où l'on est malade, où

l'on meurt. Les autres lieux sont les décors de l'aventure qui l'attend.

À chaque page ou presque, on aimerait le retenir par la manche, lui dire de se taire, de se calmer, d'agir autrement. Il se débat, il discute, il s'énerve, il pérore, il argumente, il fait des tirades. Il tente de se détacher d'un coup sec, quitte à déchirer la manche. Pas plus que nous, il ne mérite la vérité qui l'attend, aussi patiente qu'un tigre à l'affût. S'il nous entendait, il ne nous écouterait pas. Il le ferait d'autant moins qu'il est tantôt épuisé, tantôt exaspéré, par l'art si particulier qu'ont ses interlocuteurs : l'art de ne pas répondre aux questions qu'il leur pose, puisqu'elles ne semblent jamais les bonnes. Mais quelles sont les bonnes questions ? On dirait qu'elles n'existent pas, ou, si elles existent, qu'elles sont assez cachées pour que Dieu lui-même ne les retrouve pas. K. meurt-il de ne pas les trouver ? Sur le point de les trouver ? Mystère. Celles qu'il pose sont en tout cas, comme toutes ses réactions, des coups d'épée dans l'eau. Le héros est une mauvaise victime, un brin tapageuse, tantôt pointilleuse et tantôt négligente ; une victime qui fait des éclats et qui est sans éclat, comme il en existe tant. Presque un clown qui, s'il se taisait, pourrait presque devenir Charlot : sa vie est presque racontée comme une farce. Jamais un homme qui parle tant n'a paru à ce point sortir d'une suite de courts-métrages muets. Le mélodrame, lui, reste à la porte. K. ne fait pas pleurer comme Charlot. Il n'inspire véritablement de compassion qu'au moment de

son exécution, dans la carrière. Tout rappelle le cinéma qui vient de naître et s'empare des foules ; mais nous ne sommes pas au cinéma.

Le cinéma, c'est du rêve en temps de guerre. Le procès de K., aussi. Par exemple, lorsque celui-ci cherche la salle d'instruction pour assister à sa première audience (naturellement, il n'y en aura pas, quelle idée d'aller au tribunal un dimanche ? Le dimanche, on reste en famille, on va au cinéma ou, à Prague en ces années-là, au bordel) : « Comme il ne pouvait pas, malgré tout, demander où se trouvait la commission d'enquête... » Pourquoi « malgré tout » ? Kafka a un usage particulier des locutions : il les referme, comme des pinces, sur le destin de son personnage. Le Procès pourrait s'intituler « Coupable, malgré tout », ou, inversement : « Innocent, malgré tout ». Ce qui importe, c'est « malgré tout ». Continuons : « [...] il inventa un menuisier Lanz [...] et projeta de demander à toutes les portes si un menuisier Lanz habitait là, afin d'avoir la possibilité d'entrer dans les appartements. » Pourquoi ne pas simplement demander ce qu'il cherche ? Qui d'autre que K. pourrait avoir une idée pareille ? Un cinéaste : Alfred Hitchcock.

Ce menuisier fantôme, Lanz, tend la main à George Kaplan, le personnage inexistant de La Mort aux trousses. Kaplan est un leurre inventé par le contre-espionnage américain pour tromper un groupe d'espions. Un malentendu conduit ceux-ci à penser que Kaplan est le

publicitaire Roger Thornhill, séducteur superficiel et new-yorkais incarné par Cary Grant. Pris pour cible, il devient un Joseph K. de comédie : persécuté par des forces qui le dépassent pour des raisons qu'il ignore. Les défauts de son caractère, sa dépendance œdipienne à sa mère, n'en sont que plus criants. Il est l'homme qu'il est, mais on est à Hollywood : l'énergie et le charme de Cary Grant vont l'extraire du cauchemar et l'amener vers cet état propre au spectateur : la jouissance. Cette récompense est interdite à K., qui n'est pas Cary Grant, et à ses lecteurs, qui ne sont pas réunis en salle pour se détendre.

*Qui pourrait interpréter un tel homme ? Jean-Louis Bory, après avoir vu en 1962 Le Procès d'Orson Welles, affirmait qu'Anthony Perkins n'avait pas « un visage pour initiale^{*1} ». Perkins, qui venait d'être le meurtrier fou de Psychose, autre film de Hitchcock dont il n'est jamais tout à fait sorti, n'était pourtant pas si loin du rôle. De la psychose paranoïaque de Norman Bates à la description du combat paranoïaque mené par K., la paroi est mince. Mais aucun acteur ne peut avoir le visage de K., ce clown nerveux en redingote, d'un blanc tirant sur la nuit, qui nous ressemble autant qu'il ressemble à l'auteur. K. ne peut donc pas avoir la tête, ni l'élégant complet gris, de Roger Thornhill ; mais ce qui anime les deux personnages est du même ordre : culpabilité, solitude, angoisse. Et c'est peu dire que cette maudite trinité contamine le lecteur, le commentateur, le préfacier. En lisant les aventures de K., en les interprétant,*

on finit par lui ressembler : on se sent bien coupable, bien seul et bien angoissé. Qui pourrait être à la hauteur d'un tel plongeur ? Nous sommes trop habitués à rester juste sous la surface, là où l'on peut se croire profond alors qu'on n'est qu'obscur. Kafka descend beaucoup plus loin, et il reste transparent.

Comme Hitchcock, il utilise un « MacGuffin », cette célèbre balle à blanc des scénarios ; ce moteur vide du récit et de la destinée ; cet œil du cyclone. Kaplan est le « MacGuffin » de La Mort aux trousses. Le menuisier Lanz est un « MacGuffin » qui permet à K. d'explorer le tribunal. Son acte d'accusation en est un autre, celui du livre entier, puisque, pas plus que Kaplan, cet acte n'a besoin d'exister pour déterminer l'action. On finit par oublier que le procès de K. n'a aucune cause, et même qu'il n'a pas lieu : on suit la procédure et les soubresauts de l'accusé, au mépris de toute vraisemblance. C'est que la vraisemblance est sans rapport avec l'expérience vécue – avec la perturbation de l'expérience vécue. Elle n'est qu'un compromis et K., de même que son créateur, vit une aventure sans compromis. Kafka, Hitchcock : deux apothéoses formelles, pleines de mouvements, des ténèbres métaphysiques. Et j'ajoute : deux créateurs franchement drôles.

On n'insistera jamais assez sur l'humour et la vitesse de Kafka. Cette vitesse qui, comme celle du guépard, ne peut durer longtemps. Jean-Louis Bory écrit, à propos du sens politique du film d'Orson Welles : « Un écrivain de la taille

*de Kafka incite à l'emploi d'un vocabulaire un peu lourd : message, univers^{*2}. » Ce devrait être le contraire. Un écrivain de la taille de Kafka devrait inciter à l'emploi d'un vocabulaire léger, le plus léger possible, presque transparent ; un vocabulaire qui porterait l'horreur comique comme une vitre opaque porte la lumière, sans jamais lui faire obstacle par un quelconque message. Ce vocabulaire existe-t-il ? Kafka l'a peut-être, sinon trouvé, du moins aperçu ; mais il a aussitôt senti, phrase après phrase, fragment après fragment, à quel point, dès qu'on pose la main dessus, ce vocabulaire s'enfuit et disparaît. C'est la crevette de Francis Ponge. Ce petit crustacé « procède par bonds. Mon ami, tu as trop d'organes de circonspection. Ils te perdront^{*3} ».*

Nous sommes agacés, amusés et désemparés face aux bonds de Josef K. Mais sommes-nous bon public, bons juges ? Et que pourrions-nous lui dire ? De quel droit ? En quoi sommes-nous meilleurs et mieux disposés que lui avec nos vies peu cohérentes, nos cartes à puce, nos caméras, nos portables, nos réseaux, nos employeurs, nos percepteurs, nos assurances, nos emplois du temps, nos soucis, nos dénis, notre volonté d'être reconnus, notre difficulté d'aimer, notre crainte permanente d'être pris la main dans un sac dont on ignorait, sinon l'existence, du moins la mesure ? Pauvre de K. ? Pauvres de nous !

Son procès est-il affaire de caractère, d'époque, de circonstances ? Le récit est conduit de telle manière qu'on

n'en saura rien. La personnalité de ce héros normal et infernal se dissout dans les multiples rebondissements dont les causes nous échappent, dans un jeu dont les règles ne sont même pas truquées : simplement mouvantes et absorbantes. Le Procès condamne, avec une intensité rarement atteinte par un roman, toute espèce de soulagement par l'interprétation. Ce n'est pas qu'elles soient fausses, les interprétations. Au contraire : biographiques, politiques, psychanalytiques, philosophiques, religieuses, kabbalistiques, toutes ont leurs mots à dire, et ces mots, dits et redits depuis un siècle, nourrissent le texte comme une suite de passagers clandestins qui méritent d'exister, de voyager, de survivre, mais qui, à la lecture du livre, sont finalement jetés, sans pitié, par-dessus bord. Penser que nazis et bolcheviques (entre autres et avant les autres) ont réalisé Le Procès dans le monde réel est aussi juste que de rappeler que Kafka, quelques jours avant de commencer le livre, avait eu droit, de la part de sa fiancée et de la famille de celle-ci, à un véritable procès – qui, contrairement à celui de K., le laissa muet et ne fut pas irréversible. Trouver partout des échos des lectures de Kafka, à commencer par celle de Crime et châtiment, est plein de bon sens, mais le bon sens ne suffit pas. Et que dire de son caractère ? Les ponts suspendus entre sa vie et l'histoire de son personnage sont plus nombreux que ceux de Constantine. En voici un. La fille de Milena, Jana Černá, raconte qu'un jour, « Kafka voulait donner une couronne à une mendicante. Or la plus

*petite pièce que contenaient ses poches valait deux couronnes. Il a donc demandé à la mendiante de lui rendre une couronne. La mendiante n'avait pas cette somme. J'imagine la tête de Milena. Ceux qui l'ont connue peuvent le faire comme moi, rouge comme une pivoine jusqu'aux oreilles, gênée, enrageant et s'apitoyant à la fois, ses yeux bleus grands ouverts sur la scène dont elle est spectatrice [...]. À la fin, Milena a proposé de laisser toute la somme à la mendiante. Mais Franz cherche d'abord où faire la monnaie : il faudrait aller trop loin. Il finit donc par écouter Milena et la mendiante est gratifiée de la grosse pièce. "Franz était très mécontent de moi", constate Milena dans sa lettre ». Ce n'est pas l'avarice qui explique la réaction de Kafka : il pouvait être fort généreux. C'est son « sens de l'ordre^{*4} ». Ce qui n'est pas conforme à la Loi – intérieure, extérieure – est condamné.*

Mais comment connaître cette Loi ? Elle est aussi dissimulée que les questions qui parviendraient à la définir. En approcher exigerait tant de minutie, de souffrances, que K., comme nous, est condamné à la subir en multipliant les diversions. 30 août 1914 : « Je ne sens que trop les limites de mes capacités, limites qui, sans nul doute, quand je ne suis pas totalement inspiré, sont bien étroites. » Cela signifie-t-il que, lorsqu'il l'est, les limites reculent ? Évidemment pas : « Et je crois que, même totalement inspiré, je suis seulement entraîné à l'intérieur de ces limites étroites que je ne perçois d'ailleurs pas sur le moment,

*puisque je suis entraîné. » Les bons jours, il est « entraîné » dans son texte comme K. dans sa défense. On peut alors écrire du roman ce que l'auteur écrit, ce jour-là, de lui-même : « Il y a malgré tout à l'intérieur de ces limites de la place pour la vie, et c'est pourquoi je les exploiterai sans doute jusqu'à mériter le mépris^{*5}. »*

Les interprétations fixent des limites, elles sont des formes de vie, mais le récit s'en débarrasse vite fait, avec une joie de funambule. On finit par les exploiter « sans doute jusqu'à mériter le mépris », ce qui n'est pas rien. Elles rappellent soudain ces avocats dont la seule fonction, dans le roman, est de jouer les entremetteurs, de magouiller, au cœur de procédures incompréhensibles. Leurs jambes pendent, tel un lustre ou un vieux jambon, à travers un trou creusé entre la salle où ils s'entassent et celle où se trouvent, également entassés, leurs clients : scène de film muet, burlesque. Un client peut toujours sauter en l'air et attraper une jambe, qui n'est pas forcément celle de son avocat. Cela ne résoudra pas son problème et ne lui épargnera aucune condamnation. Depuis notre salle de lecture, nous sommes tentés d'attraper les bouts d'interprétations qui pendent, mais les informations que celles-ci nous donneront, et qui viennent de l'extérieur, de la salle du dessus, de la lumière artificielle et non du puits où il faudrait plonger, ne nous épargneront pas. Nous courons derrière le récit comme après le furet, éperdument, et les rires qu'il provoque sont finalement l'unique parade qui nous empêche de rejoindre

K. Ils ne nous permettent pas de nous sentir innocents, mais ils nous autorisent à vivre, coupables, dans nos limites.

*Le Procès est l'expérience d'un triple enlèvement : celui de K., celui de l'auteur, celui du lecteur. Il ne faut pas s'étonner du fait que Kafka l'ait écrit vite et qu'il ne l'ait pas achevé. Saura-t-on un jour comment il aurait organisé le texte et ses fragments, ses « chutes », entre le début et la fin ? Probablement pas. Kafka est maître et victime de sa perception du monde et de la rigueur presque insupportable qu'elle exige, de même que K. est victime d'une procédure qu'après bien des péripéties il ne peut qu'accepter. Ce que l'écrivain note de son état d'écrivain le 6 août 1914, au moment où il attaque le livre et où la guerre est déclarée, établit parfaitement (et ironiquement) le diagnostic de son incurable génie : « Vue de la littérature, ma destinée est très simple. La disposition qui est la mienne pour la représentation de ma prodigieuse vie intérieure a poussé tout le reste dans l'accessoire, et ce reste s'atrophie de manière effrayante et ne cesse de s'atrophier. Rien d'autre ne peut jamais me satisfaire. Cependant, la force dont je dispose pour cette présentation est totalement imprévisible, peut-être a-t-elle déjà disparu à jamais, peut-être m'envahira-t-elle encore une fois, les circonstances de ma vie ne lui sont au demeurant pas favorables. Je vacille donc, je vole sans cesse au sommet de la montagne, mais je ne peux me maintenir un instant dans ces hauteurs ^{*6}. »*

Ce qui rend aussi difficile que « prodigieuse » la lecture du Procès et de tant d'autres textes de Kafka, c'est qu'elle nous met dans le même état que lui. On marche sur le récit, on s'y enfonce, comme dans des sables mouvants. Mais ces sables sont particuliers. Des bestioles y frétilent, nous balancent des décharges. Il s'agit d'un enlèvement nerveux. Il y a de l'électricité dans l'air qui vient à manquer. Nous nous enfonçons en nous agitant, de courts-circuits en courts-circuits. La définition du court-circuit vaut ici examen de l'auteur, critique du livre, analyse des aventures de K. : « Contact entre deux conducteurs d'un circuit électrique entraînant le passage direct du courant d'un conducteur à l'autre au lieu du circuit normal, une augmentation de l'intensité du courant et une élévation dangereuse de la température des conducteurs. » Tel est Le Procès.

*Il y a du Sisyphe en Kafka, en Josef K., en tout lecteur du Procès. 30 novembre 1914 : « Je ne peux plus continuer à écrire. J'ai atteint la limite définitive face à laquelle je vais peut-être devoir de nouveau rester bloqué pendant des années pour, ensuite, commencer peut-être une nouvelle histoire qui, une fois de plus, restera inachevée. Cette destinée me poursuit. D'ailleurs, je suis de nouveau froid et stupide, me reste seulement mon amour sénile de la tranquillité parfaite^{*7}. » 14 décembre 1914 : « Lamentable progression rampante du travail qui se traîne, peut-être à son point le plus important, là où une bonne nuit de sommeil serait si nécessaire^{*8}. » 18 janvier 1915, à la veille*

*d'abandonner le roman : « Tout de même commencé une nouvelle histoire, de peur d'abîmer les anciennes. J'ai à présent 4 ou 5 histoires dressées devant moi comme les chevaux devant Schumann, le directeur de cirque, au début du spectacle^{*9}. » À quoi ressemble une histoire dressée sur ses pattes arrière, prête à ruer dans les brancards (où commencent à s'entasser les blessés et les morts), et qui ne tient que par l'énergie autoritaire du dresseur et par le fouet ?*

L'incertitude est le fouet du livre. De même que ce fouet amène K. de surprise en surprise vers une fin qui en est dépourvue, de même il fait avancer le lecteur, cet esclave récalcitrant et consentant, vers le centre de la piste. K. ne peut rien anticiper, puisqu'il ne sait rien, donc il improvise, et cette improvisation lui est fatale ; il est son bourreau malgré lui. Les personnages qui l'entourent sont certes inoubliables, mais ce ne sont que des seconds rôles ou des figurants. Josef K. est seul sur la scène de son procès. Le lecteur, lui aussi, est en état d'improvisation et de solitude. Il se croit dans la coulisse, mais sa conscience est sur les planches.

Naturellement, cette condition trop humaine ne justifie pas que K. soit traité comme il l'est, liquidé comme il le sera à la dernière page. Liquidé, il l'est d'ailleurs dès la première, quand deux hommes apparaissent dans sa chambre avec cette raideur cérémonieuse, ces scrupules déplacés et rapidement odieux qui prêtent à rire jusqu'au moment où

l'atmosphère qui les enveloppe installe une espèce de terreur nerveuse et molle. Quand l'exécution arrive, enfin dirais-je, on s'aperçoit qu'elle a au moins une qualité mélancolique, sinon romantique : elle baigne dans le clair de lune. Voici K. et ses deux bourreaux avançant vers le point final, dans le chapitre intitulé « Fin », écrit dès le début : « Et c'est unis par un plein accord qu'ils passèrent tous trois un pont au clair de lune ; [...] L'eau luisante qui frémissait sous la lune se divisait de part et d'autre d'une petite île sur laquelle s'accumulaient, pressées les unes contre les autres, des masses de feuilles d'arbres et de buissons. Sous eux, invisibles pour l'instant, s'étendaient des allées de gravier agrémentées de bancs confortables sur lesquels K. s'était étendu et étiré plus d'une fois en été. » Les deux messieurs, comme les nomme Kafka, se font des politesses bizarres, se passent le couteau après l'avoir observé. Ils pourraient presque dire, comme les Dupondt : « Il est temps. Je dirais même plus, il est temps. » Et tout finit dans ce rêve. À l'intérieur, il y a des choses que nul ne voit, liées aux souvenirs (la détente sur les bancs confortables, l'été, autrefois). Ces souvenirs sont si lents, si flottants, si loin derrière, qu'ils appartiennent à un monde disparu, peut-être fantasmé, et, au moment où dans la mort le rêve va s'unir à la réalité, un rien – un caprice supplémentaire de K. – les chasse. Les moments dilatoires sont passés. Il dit à ses deux funèbres Dupondt : « C'est que je ne voulais pas du tout m'arrêter. » Comme on dirait : « Pressons, pressons ! » Il

*est, ajoute Kafka, « humilié par leur docilité ». Il ne supportait pas d'être maltraité, du moins sans raison apparente, mais il supporte encore moins, maintenant, d'être bien traité par ceux qui sont là pour exécuter une sentence jamais énoncée. Leur déambulation continue, le clair de lune réapparaît : « Partout la lune baignait les lieux avec ce naturel et ce calme qui lui sont propres et ne sont donnés à aucune autre lumière. » On croit lire le script d'un film expressionniste allemand, de Murnau ou de Lang. Nosferatu le vampire ou M le Maudit (encore une initiale) vont-ils surgir, du fond de l'insomnie et de l'angoisse ? Mais non. Ils s'arrêtent, hors champ, débordés par les Dupondt et par Charlot. Le 25 novembre 1914, Kafka donne non pas la morale de cette histoire, mais le sens du combat perdu et raconté : « Désespoir vide, impossible de se mettre d'aplomb, je ne pourrai m'arrêter qu'une fois satisfait de ma souffrance^{*10}. » Mais comment être satisfait de sa souffrance ? Lire Le Procès, c'est l'expérimenter. Cela provoque du plaisir, des réflexions, des voyages, de la souffrance justement, quelque chose d'unique et d'essentiel, mais cela n'apporte aucune satisfaction. La mort pourrait en être une. Elle est réservée à K. Et le lecteur, comme la honte, lui survit.*

PHILIPPE LANÇON

*1. Jean-Louis Bory, *Des yeux pour voir* [1971], Paris, Ramsay-Poche, 1991, p. 180.

*2. *Ibid.*, p. 181.

*3. Francis Ponge, « La crevette dix fois (pour une) sommée », dans *Pièces*, Paris, Gallimard, « Blanche », 1962.

*4. Jana Černá, *Vie de Milena*, trad. de Barbora Faure [1988], Lille, La Contre Allée, 2014, 2-73.

*5. Kafka, *Journaux et lettres*, sous la direction de Jean-Pierre Lefebvre, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », *Œuvres complètes*, t. IV, 2022, p. 3.

*6. *Ibid.*, t. III, 2022, p. 332-333.

*7. *Ibid.*, t. IV, p. 18-19.

*8. *Ibid.*, p. 22.

*9. *Ibid.*, p. 28.

*10. *Ibid.*, p. 16.

NOTE SUR LE TEXTE

Le manuscrit du *Procès*, après avoir appartenu à Max Brod puis à ses héritiers, a été acquis en 1988 par la république fédérale d'Allemagne et confié, sous la forme d'un prêt permanent, au Deutsches Literaturarchiv à Marbach. Il est réparti en dix liasses de feuillets de grand format (20 × 24,5 cm), correspondant aux dix chapitres, auxquelles s'ajoutent cinq liasses de fragments sur des feuillets épars du même format. Ces feuillets résultent tous du démembrement par Kafka des cahiers sur lesquels il avait initialement écrit le roman (abolissant de façon délibérée l'ordre matériel de leur rédaction), que les éditeurs ont reconstitués sans difficulté en se fondant sur les indices codicologiques habituels. Malcolm Pasley décrit ce manuscrit dans « *Die Schrift ist unveränderlich...* ». *Essays zu Kafka*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1995, p. 181 et suiv.

Kafka avait placé en tête des liasses des dix chapitres un feuillet indiquant le titre de chacun d'eux mais aucun numéro de classement, ce qui explique que les différentes éditions n'organisent pas toutes les chapitres de la même façon.

La première édition, publiée par Max Brod, avec une longue postface, parut à Berlin le 26 avril 1925 chez Die Schmiede. Les chapitres y sont numérotés de « Un » à « Dix » ; le premier, « Arrestation », est regroupé avec « Conversation avec Mme Grubach. Puis Mlle Bürstner » pour n'en former qu'un, tandis que le fragment intitulé « L'Amie de [Mlle] B. » forme le quatrième chapitre, après « Première audience d'instruction ».

La deuxième édition, publiée par Max Brod et Heinz Politzer en 1935 (Berlin, Schocken) et qui constitue le tome III des *Gesammelte Schriften*, est augmentée d'une brève deuxième postface de Max Brod et de fragments, désignés sous l'intitulé « chapitres inachevés », de passages supprimés et de variantes.

La troisième édition, publiée par Max Brod en 1946 (New York, Schocken) dans le cadre d'une nouvelle édition des *Gesammelte Schriften*, est augmentée d'une nouvelle et brève postface de Max Brod.

La quatrième édition date de 1950 (*Gesammelte Werke*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 11 vol., t. I).

Suivant la suggestion formulée en 1953 par Herman Uyttersprot^{*1}, Claude David (Pléiade, 1976), Georges-

Arthur Goldschmidt (Pocket, 1983) et Bernard Lortholary (Flammarion, 1983) font du fragment « L'Amie de [Mlle] B. » le deuxième chapitre ; ils écartent en revanche l'interversion du huitième (« Block le marchand. Congédiement de l'avocat ») et du neuvième chapitre (« Dans la cathédrale ») que suggérait aussi Herman Uyttersprot.

Conformément au principe général de la présente édition, nous suivons ici l'agencement adopté par Malcolm Pasley pour l'édition Fischer en 1990, et qui se fonde à la fois sur les données matérielles et sur les éléments de continuité contextuelle interne (éléments qui guident par ailleurs l'ordre adopté pour les fragments). Nous donnons dans les notes la quasi-totalité des passages biffés par Kafka, dont la longue variante parfois intitulée « Au théâtre », considérée un temps comme fragment car écrite sur un feuillet isolé de la liasse « L'Oncle. Leni ».

*1. Herman Uyttersprot avait proposé de placer la scène de la cathédrale avant la première rencontre avec le peintre Titorelli, considérant que ce dernier pouvait représenter une planche de salut. Outre un fragment manuscrit de Kafka insistant sur la position éminente de Titorelli aux yeux de K., mais biffé par l'auteur, et qui n'était que le récit d'un rêve à la fin du fragment intitulé « La Maison » (voir n. 5), Uyttersprot invoquait la dynamique interne du développement de K. et certains détails contradictoires dans l'écoulement des saisons. Ses propositions de réagencement ont été réfutées aussitôt par

de nombreux spécialistes, mais l'effet de la polémique fut un réexamen critique de l'ordre des chapitres, auquel invitaient aussi les premières interprétations systématiques.

LE PROCÈS

Traduction de Jean-Pierre Lefebvre.

ARRESTATION

Quelqu'un avait bien dû calomnier Josef K., car un matin, sans qu'il ait rien fait de mal, il fut arrêté¹. Ce jour-là, la cuisinière de Mme Grubach, sa logeuse, qui tous les jours, vers 8 heures du matin, lui montait le petit déjeuner, ne vint pas. Ça n'était encore jamais arrivé. K. attendit encore un moment, aperçut de son oreiller la vieille femme qui habitait en face de chez lui et qui l'observait avec une curiosité tout à fait inhabituelle chez elle, puis, tout à la fois intrigué et affamé, il sonna. Aussitôt, un homme qu'il n'avait encore jamais vu dans cet appartement entra. Il était mince et malgré tout solidement bâti, il portait un habit noir bien ajusté, muni comme les costumes de voyage d'un ensemble de rabats, poches, boucles, boutons, ainsi que d'une ceinture, un vêtement qui par là même, sans que l'on puisse bien voir à quoi tout cela pouvait servir, semblait particulièrement

pratique. « Qui êtes-vous ? » demanda K. en se relevant à moitié dans son lit. Mais l'homme passa outre à la question, comme si l'on devait trouver normal qu'il fasse ainsi irruption, et dit simplement de son côté : « Vous avez sonné ? — Anna doit m'apporter le déjeuner », dit K., essayant d'abord en silence, par un effort d'attention et de réflexion, d'établir qui pouvait bien être cet homme. Celui-ci cependant ne s'exposa pas longtemps à son regard, il se tourna vers la porte, qu'il ouvrit un peu pour dire à quelqu'un qui manifestement se trouvait juste derrière : « Il veut qu'Anna lui apporte le déjeuner. » Un petit rire suivit ces mots dans la pièce d'à côté. On ne pouvait pas être sûr, à l'oreille, que plusieurs personnes ne prenaient pas part à ce rire. Bien que l'inconnu ne puisse rien en conclure qu'il n'eût déjà su, il dit alors malgré tout à K. sur le ton d'un communiqué : « C'est impossible. — Voilà qui serait nouveau », dit K., sautant du lit et enfilant promptement son pantalon. « Je voudrais quand même voir qui sont ces gens dans la pièce d'à côté et comment Mme Grubach va répondre devant moi de ce dérangement. » Il songea certes tout aussitôt qu'il n'aurait pas dû dire cela à voix haute et que ce faisant il reconnaissait en quelque sorte à l'inconnu un droit de surveillance sur sa personne, mais sur le moment, ça ne lui sembla pas avoir d'importance. Quoi qu'il en soit, l'inconnu comprit la chose en ce sens, car il dit : « Ne préférez-vous pas rester ici ? — Je ne veux ni rester ici ni

que vous m'adressiez la parole tant que vous ne vous serez pas présenté. — Je n'avais pas de mauvaise intention », dit l'inconnu en ouvrant alors la porte de son propre chef. Dans la pièce d'à côté, où K. entra plus lentement qu'il ne le voulait, les choses, à première vue, avaient l'air rigoureusement identiques à ce qu'elles étaient la veille au soir. C'était le grand salon de Mme Grubach. Peut-être y avait-il dans cette pièce surchargée de meubles, de couvertures, de porcelaines et de photographies un peu plus de place que d'habitude, ça ne se voyait pas tout de suite, et ce d'autant moins que la modification principale consistait en la présence d'un homme assis à la fenêtre ouverte, en train de lire un livre dont il leva alors les yeux. « Vous auriez dû rester dans votre chambre ! Franz ne vous l'a donc pas dit ? — Si, que voulez-vous donc ? » dit K. en regardant tour à tour cette nouvelle connaissance et le dénommé Franz, qui était resté debout dans l'embrasure de la porte. Par la fenêtre ouverte on aperçut de nouveau la vieille femme qui s'était approchée de la fenêtre opposée, poussée par une curiosité véritablement sénile, afin de continuer à tout voir. « Mais c'est Mme Grubach que je veux », dit K. en faisant un mouvement comme s'il cherchait à se dégager des deux hommes, pourtant à bonne distance de lui, et voulait continuer son chemin. « Non », dit l'homme à la fenêtre, jetant le livre sur une petite table et se levant. « Vous n'avez pas le droit de partir, vous êtes prisonnier². — Ça

en a tout l'air, dit K. Et pourquoi donc ? demanda-t-il ensuite. — Nous ne sommes pas mandatés pour vous le dire. Allez dans votre chambre et attendez. Maintenant que la procédure est lancée, vous apprendrez tout en temps opportun. Je vais au-delà de ma mission en vous parlant de manière si amicale. Mais j'espère que personne d'autre que Franz n'entend, et lui-même enfreint tous les règlements en étant gentil avec vous. Si d'ailleurs vous avez autant de chance par la suite que pour la désignation de vos gardiens, vous pourrez garder confiance. » K. voulut s'asseoir, mais il s'aperçut alors qu'il n'y avait rien pour s'asseoir dans toute la pièce, sinon la chaise près de la fenêtre. « Vous verrez combien ce qu'on vous dit là est vrai », dit Franz, tout en se dirigeant vers lui en même temps que l'autre homme. Ce dernier surtout était nettement plus grand que K., et lui tapota l'épaule à plusieurs reprises. Les deux hommes examinèrent la chemise de nuit de K. et dirent qu'il allait maintenant devoir enfiler une chemise bien moins belle, mais qu'ils mettraient de côté celle-là, ainsi que le reste de son linge, et que, si son affaire connaissait une issue favorable, ils les lui rendraient. « Il vaut mieux que vous nous donniez vos affaires à nous plutôt qu'au dépôt, dirent-ils, car au dépôt il y a souvent des larcins et en outre, là-bas, au bout d'un certain temps on vend toutes les affaires, sans se demander si la procédure en question est terminée ou non. Et ces temps derniers en particulier, ils ont duré très

longtemps, les procès de ce genre ! Bien sûr, au bout du compte, vous toucheriez le produit de la vente, mais premièrement ce produit est en soi minime, car lors de la vente ce n'est pas tant le niveau de l'offre que celui de la corruption qui est décisif, et deuxièmement l'expérience montre que ces sommes-là s'amenuisent au fil des années à force de passer de main en main. » K. prêta à peine attention à ces propos, il n'accordait pas beaucoup de valeur au droit de disposer des biens qu'il détenait peut-être encore, il était bien plus important pour lui de faire la clarté sur sa situation ; mais en présence de ces gens il n'arrivait même pas à réfléchir ; le ventre du deuxième gardien – ce ne pouvaient être que des gardiens – ne cessait de le heurter d'une manière on ne peut plus amicale, mais quand il levait les yeux il n'apercevait, jurant avec ce gros corps, qu'un visage osseux et sec, avec un nez imposant dévié sur le côté, qui communiquait avec l'autre gardien sans s'occuper de lui. Quel genre d'hommes était-ce donc là ? De quoi parlaient-ils ? De quelle autorité relevaient-ils ? K. vivait quand même dans un État de droit, la paix régnait partout, toutes les lois étaient en vigueur, qui osait l'agresser dans son propre logement ? Il avait toujours été enclin à prendre les choses avec le maximum de légèreté, à ne croire au pire que lorsqu'il était là, à ne prendre aucune précaution pour l'avenir, même quand la menace était générale. Mais en l'espèce cette attitude ne lui sembla pas être la bonne, on

pouvait certes considérer tout cela comme une plaisanterie, comme une grossière plaisanterie, que, pour des raisons inconnues, peut-être parce que c'était aujourd'hui son trentième anniversaire, les collègues de la banque avaient organisée pour lui, c'était possible, naturellement, peut-être n'avait-il d'une manière ou d'une autre qu'à éclater de rire au nez des gardiens pour qu'ils se mettent à rire avec lui ; peut-être s'agissait-il d'agents du coin de la rue – ils avaient une certaine ressemblance avec eux –, et pourtant, dès le premier regard du gardien nommé Franz, il avait pris la résolution formelle de ne pas lâcher le moindre avantage dont il disposait peut-être en face de ces gens³. Quant au fait que l'on puisse dire plus tard qu'il n'avait pas compris la plaisanterie, cela ne représentait aux yeux de K. qu'un danger minime, il se souvenait pourtant – sans que ce fût chez lui une habitude que l'expérience lui serve de leçon – de plusieurs cas en soi insignifiants dans lesquels, à la différence de ses amis, il s'était consciemment comporté de façon imprudente sans la moindre idée des conséquences possibles, et avait été puni par la suite des événements. Cela ne devait pas se reproduire, du moins pas cette fois, si c'était une comédie, il voulait jouer le jeu.

Il était encore libre. « Permettez », dit-il en passant rapidement entre ses gardiens pour entrer dans sa chambre. « Il a l'air raisonnable », entendit-il dire dans son dos. Une fois dans la pièce il ouvrit aussitôt d'un geste

sec les tiroirs du secrétaire, tout y était parfaitement rangé, mais dans son excitation il ne put trouver aussitôt les papiers d'identité que précisément il cherchait. Il trouva pour finir son permis de cycliste, et s'apprêtait déjà à aller rejoindre les gardiens avec, mais ce papier lui sembla ensuite trop insignifiant, et il continua à chercher jusqu'à ce qu'il mette la main sur son certificat de naissance. Au moment précis où il revenait dans la pièce d'à côté, la porte d'en face s'ouvrit et Mme Grubach voulut entrer. On ne la vit qu'un instant, car à peine eut-elle reconnu K. qu'elle se montra manifestement embarrassée, demanda pardon, disparut et ferma les portes très précautionneusement. « Entrez donc », avait tout juste eu le temps de dire K. Il resta alors planté là avec ses papiers au milieu de la pièce, les yeux dirigés vers la porte, qui ne se rouvrit pas, et ne fut tiré en sursaut de cet état que par une sommation des gardiens, qui s'étaient assis à la petite table à côté de la fenêtre ouverte et dévoraient son déjeuner⁴. « Pourquoi n'est-elle pas entrée ? demanda-t-il. — Elle n'a pas le droit, dit le grand gardien, vous êtes quand même en état d'arrestation. — Mais comment est-ce qu'on peut m'arrêter ? Et surtout de cette manière ? — Alors, vous recommencez », dit le gardien en plongeant une tartine dans le pot de miel. « Nous ne répondons pas à ce genre de questions. — Mais vous serez forcés d'y répondre, dit K., voici mes papiers d'identité, montrez-moi les vôtres et avant toute chose le mandat d'arrêt.

— Pour l'amour du ciel, dit le gardien, vous ne pouvez donc pas vous résoudre à votre situation, et faut-il que vous vous acharniez à nous énerver inutilement, nous qui, à l'heure qu'il est, sommes sans doute de tous vos congénères humains les plus proches de vous. — C'est comme ça, croyez-le bien », dit Franz, qui au lieu de porter jusqu'à sa bouche la tasse de café qu'il tenait dans la main, lança sur K. un long regard sans doute lourd de sens, mais indéchiffrable. K. se laissa entraîner sans le vouloir dans un dialogue de regards avec Franz, et dit, tout en frappant ses papiers du plat de la main : « Voici mes papiers d'identité. — Qu'est-ce qu'on en a à faire ? s'exclama immédiatement le grand gardien, vous vous comportez plus mal qu'un enfant. Que voulez-vous donc ? Est-ce que vous voulez faire aboutir votre maudit grand procès à une fin rapide en discutant avec nous, les gardiens, de papiers d'identité et de mandat d'arrêt ? Nous sommes de petits employés, nous ne nous y connaissons guère en matière de papiers d'identité et n'avons rien d'autre à voir avec votre affaire que de monter la garde tous les jours chez vous pendant dix heures et d'être payés pour ça. C'est tout ce que nous sommes, mais ça ne nous empêche pas de bien comprendre qu'avant de lancer une arrestation pareille les hautes autorités au service desquelles nous travaillons se sont renseignées très précisément sur les raisons de l'arrestation et sur la personne de l'individu arrêté. Il n'y a pas d'erreur en la

matière. Ce n'est pas notre autorité, pour autant que je la connaisse, et je ne connais que les grades les moins élevés, qui décide de chercher la faute dans la population, mais comme le dit la loi, elle est attirée par la faute commise et doit nous envoyer sur place, nous les gardiens. C'est la loi. Où y aurait-il une erreur ? — Je ne connais pas cette loi-là, dit K. — C'est d'autant plus grave pour vous, dit le gardien. — Elle n'existe peut-être bien que dans vos têtes », dit K., il voulait en quelque manière s'insinuer dans les pensées des gardiens, les retourner en sa faveur ou y obtenir droit de cité. Mais le gardien répliqua seulement : « Vous la sentirez passer. » Franz se mêla à la conversation et dit : « Tu vois, Willem, il avoue qu'il ne connaît pas la loi et prétend en même temps qu'il est innocent. — Tu as parfaitement raison, répondit l'autre, mais c'est quelqu'un à qui on ne peut rien faire comprendre. » K. ne répondit plus ; « faut-il, pensait-il, que je me laisse encore davantage embrouiller l'esprit par le bavardage de ces organes inférieurs – ils avouent eux-mêmes n'être que cela ? Ils parlent en tout cas de choses qu'ils ne comprennent pas du tout. Leur assurance ne peut s'expliquer que par leur bêtise. Les quelques mots que je pourrai échanger avec un être de mon niveau élucideront tout de manière incomparablement plus claire que ne le feraient les plus longs discours avec ces gens-là. » Il fit quelques allées et venues dans l'espace libre de la pièce, aperçut la vieille femme d'en face, elle avait

traîné à la fenêtre un vieillard encore bien plus âgé qu'elle, et le tenait enlacé ; il fallait que K. mette fin à ce spectacle. « Conduisez-moi à votre supérieur, dit-il. — Quand il en exprimera le désir, pas avant », dit le gardien que l'autre avait appelé Willem, « et maintenant je vous conseille, ajouta-t-il, d'aller dans votre chambre, de vous tenir tranquille et d'attendre ce qu'on décidera à votre sujet. Nous vous conseillons de ne pas vous disperser dans des idées inutiles, mais de vous concentrer, on va exiger de vous des choses difficiles. Vous ne nous avez pas traités comme notre prévenance l'aurait mérité. Vous avez oublié que, quoi que nous puissions être par ailleurs, à la différence de vous, nous sommes du moins pour l'instant des hommes libres, ce n'est pas un mince avantage. Nous sommes disposés malgré tout, si vous avez de l'argent, à aller vous chercher un modeste déjeuner au café d'en face. »

Sans répondre à cette proposition, K. resta un bref moment silencieux. Peut-être que, s'il ouvrait la porte de la pièce d'à côté, voire la porte de l'antichambre, les deux hommes n'oseraient pas l'empêcher, peut-être que la solution la plus simple à tout ça serait de pousser les choses à l'extrême. Mais peut-être aussi allaient-ils le ceinturer, et une fois qu'il serait jeté à terre, toute la supériorité qu'à certains égards il conservait encore pour l'instant sur eux serait perdue. Aussi préféra-t-il la sécurité de la solution que le cours naturel des choses ne

manquerait pas d'apporter et revint-il dans sa chambre sans qu'un mot de plus fût tombé de sa bouche ou de celle des gardiens.

Il se jeta sur son lit et prit sur sa table de nuit une belle pomme qu'il avait préparée la veille au soir pour son petit déjeuner. Celui-ci se réduisait maintenant tout entier à cette pomme, toutefois, comme il le vérifia dès qu'il l'eut entamée à pleines dents, elle était bien meilleure que ne l'eût été le petit déjeuner du café de nuit crasseux qu'aurait pu lui procurer la bonne grâce des gardiens. Il se sentait à l'aise et plein de confiance, certes il manquait son service à la banque toute cette matinée, mais avec le poste relativement élevé qu'il occupait, l'absence était facile à excuser. Fallait-il qu'il mentionne la véritable excuse ? Il songea à le faire. Si on ne le croyait pas, ce qui dans les circonstances était concevable, Mme Grubach pourrait lui servir de témoin, ou même les deux vieux d'en face, qui étaient sans doute en train de se mettre en marche vers la fenêtre opposée à la sienne. Ça étonnait K., ça l'étonnait du moins vu la façon de raisonner des gardiens, qu'ils l'aient repoussé dans sa chambre et l'y aient laissé seul, alors qu'il avait pourtant dix fois plus de possibilités de s'y donner la mort. Il est vrai qu'il se demandait en même temps, en se plaçant cette fois de son propre point de vue, quelle raison il pourrait bien avoir de le faire. Tout de même pas parce que les deux autres étaient assis à côté et avaient intercepté son petit

déjeuner ? Ç'aurait été tellement absurde de se donner la mort que, même s'il avait voulu le faire, il n'en aurait pas été capable précisément à cause de cette absurdité. Si la stupidité intellectuelle des gardiens n'avait pas été aussi manifeste, on aurait pu faire l'hypothèse qu'eux aussi, sous l'effet de la même conviction, n'auraient pas vu le moindre danger à le laisser seul. Ils n'avaient qu'à le regarder, si ça les chantait, se diriger présentement vers un petit placard où il avait un bon schnaps en réserve, puis s'en vider d'abord un petit verre en guise d'ersatz pour le petit déjeuner, et s'en destiner un deuxième pour se donner du courage, celui-là uniquement par mesure de précaution, au cas invraisemblable où ce serait nécessaire.

C'est alors qu'une sommation venue de la pièce voisine le fit sursauter si fort que ses dents cognèrent contre le verre. « Le superviseur⁵ vous appelle. » Seul le hurlement lui fit peur, ce hurlement militaire bref, haché, dont il n'aurait pas cru le gardien Franz capable. L'ordre en lui-même était fort bienvenu. « Enfin », lança-t-il en guise de réponse, avant de verrouiller le placard et de passer sans attendre dans la pièce d'à côté. Les deux gardiens s'y étaient levés et le refoulèrent dans sa chambre, comme si ça allait de soi. « Qu'est-ce qui vous prend ? crièrent-ils, vous voulez vous présenter en chemise au superviseur ? Il va vous flanquer une correction et à nous de même. — Fichez-moi la paix, par tous les diables ! » s'exclama K., déjà repoussé jusqu'à son armoire à vêtements, « quand

on me tombe dessus au lit, on ne peut pas s'attendre à ce que je sois en costume de fête. — Ce n'est pas un argument », dirent les gardiens, qui chaque fois que K. criait se calmaient complètement, prenaient une mine presque triste et, ce faisant, le plongeaient dans le trouble ou alors l'amenaient dans une certaine mesure à se ressaisir. « Quelles cérémonies ridicules ! » grogna-t-il encore tout en attrapant déjà une veste sur la chaise et en la tendant un instant des deux mains devant lui, comme s'il la soumettait au verdict des gardiens. Ils secouèrent la tête. « Il faut que ce soit une veste noire », dirent-ils. K. jeta aussitôt la veste par terre et dit – sans savoir lui-même en quel sens il disait cela : « On n'en est quand même pas encore à l'audience sur le fond. » Les gardiens esquissèrent un sourire, mais s'en tinrent à leur : « Il faut que ce soit une veste noire. — Si ça doit accélérer les choses, ça m'ira », dit K. en ouvrant lui-même l'armoire où il chercha longuement parmi les vêtements, et choisit son plus bel habit noir, une jaquette dont la coupe cintrée avait presque fait sensation parmi ses connaissances, il mit aussi une autre chemise et commença à s'habiller soigneusement. Il croyait en son for intérieur avoir obtenu une accélération de toute l'histoire du fait que les gardiens avaient oublié de le forcer à prendre un bain. Il les observait, se demandant si peut-être ils n'allaient pas s'en souvenir malgré tout, mais cela ne leur vint naturellement pas à l'esprit, en revanche, Willem n'oublia pas d'envoyer

Franz chez le superviseur pour lui annoncer que K. s'habillait.

Quand il fut complètement habillé, il dut traverser, suivi de près par Willem, la pièce vide d'à côté, et passer dans la pièce suivante, dont la double porte était déjà ouverte. Cette pièce, comme K. le savait fort bien depuis peu, était habitée par une demoiselle Bürstner⁶, une dactylographe, qui d'ordinaire partait travailler de très bonne heure le matin, rentrait tard le soir, et avec qui K. n'avait guère échangé autre chose que des formules de salutation. La petite table de nuit qui se trouvait habituellement à son chevet avait été poussée au milieu de la pièce en guise de table d'audience, et le superviseur était assis derrière elle. Il avait croisé les jambes et posé un bras sur le dossier de la chaise⁷. Dans un coin de la pièce, trois jeunes gens étaient en train de contempler les photographies de Mlle Bürstner, épinglées sur une natte suspendue au mur. Un corsage blanc pendait à la poignée de la fenêtre ouverte. À la fenêtre d'en face, on retrouvait les deux vieux, mais leur compagnie s'était agrandie, car derrière eux, et beaucoup plus grand, se tenait un homme, chemise ouverte sur la poitrine, qui triturait dans ses doigts une barbiche roussâtre.

« Josef K. ? » demanda le superviseur, uniquement peut-être pour attirer sur lui les regards distraits de K. « Vous êtes sans doute très surpris par ce qui s'est passé ce matin ? » demanda le superviseur tout en poussant des

deux mains les quelques objets présents sur la table de nuit, les bougies avec les allumettes, un livre et un porte-épingles, comme si c'étaient des objets dont il avait besoin pour l'audience. « Assurément », dit K., saisi alors par le sentiment réconfortant de se trouver enfin face à un homme raisonnable et de pouvoir parler avec lui de ce qui lui arrivait, « assurément, je suis surpris, mais je suis loin d'être très surpris. — Pas très surpris ? » demanda le superviseur, posant alors la bougie au milieu de la table et regroupant les autres objets autour d'elle. « Peut-être me comprenez-vous mal », fit remarquer K. sans attendre. « Je veux dire... » K. s'interrompit et chercha des yeux un siège autour de lui. « Je peux quand même m'asseoir ? » demanda-t-il. — Ce n'est pas l'usage, répondit le superviseur. — Je veux dire », reprit alors K. aussitôt, sans plus s'interrompre, « je suis certes très surpris, mais quand on est depuis trente ans sur cette terre, qu'on a dû s'y frayer un chemin tout seul, comme cela a été mon cas, on est endurci contre les surprises et on ne les prend pas trop mal⁸. Celle d'aujourd'hui encore moins. — Et pourquoi celle d'aujourd'hui encore moins ? — Je ne veux pas dire que je considère tout cela comme une plaisanterie, les dispositions qui ont été prises me paraissent quand même trop importantes pour que ce puisse être le cas. Il aurait fallu que tous les membres de la pension soient impliqués, et vous autres également, ça dépasserait les limites d'une plaisanterie. Je ne veux donc

pas dire que c'est une plaisanterie. — C'est tout à fait exact », dit le superviseur tout en regardant combien d'allumettes il restait dans la boîte. « Mais d'un autre côté », poursuivit K. en s'adressant à tout le monde, et en songeant qu'il aurait même aimé s'adresser ainsi aux trois individus qui étaient devant les photographies, « mais d'un autre côté, l'affaire ne peut pas non plus avoir beaucoup d'importance. Je le déduis du fait que je suis accusé, mais que je ne parviens pas à trouver la moindre faute pour laquelle on pourrait m'accuser. Mais ça aussi c'est secondaire, la question principale est : par qui suis-je accusé ? Quelle est l'autorité qui conduit la procédure ? Êtes-vous fonctionnaire ? Aucun d'entre vous ne porte d'uniforme, si l'on renonce à appeler uniforme » – il se tourna alors vers Franz – « le vêtement que vous portez, car c'est quand même plutôt une tenue de voyage. J'exige que la clarté soit faite sur toutes ces questions, et je suis convaincu qu'après cette clarification nous pourrions prendre congé l'un de l'autre le plus cordialement du monde. » Le superviseur reposa brutalement la boîte d'allumettes sur la table. « Vous faites une grande erreur, dit-il, ces messieurs ici et moi-même sommes totalement accessoires dans votre affaire, nous n'en savons même presque rien. Nous pourrions porter les uniformes les plus réglementaires qui soient que votre histoire n'irait pas plus mal pour autant. Je ne peux absolument pas vous dire non plus que vous êtes accusé, ou plutôt je ne sais pas

si vous l'êtes. Vous êtes arrêté, c'est exact, mais je n'en sais pas plus. Les gardiens ont peut-être laissé échapper autre chose en bavardant, mais ce n'était que du bavardage. Si je ne peux donc pas non plus répondre à vos questions, je peux quand même vous donner un conseil, pensez moins à nous et à ce qui va vous arriver, pensez plutôt davantage à vous-même. Et ne faites pas tout ce tintamarre avec le sentiment de votre innocence, il perturbe l'impression que vous faites par ailleurs, et qui n'est pas du tout mauvaise. De même, et d'une manière générale, vous devriez avoir plus de retenue dans vos paroles, presque tout ce que vous avez dit jusqu'ici, quand bien même n'auriez-vous dit que quelques mots, nous aurions pu le déduire de votre comportement, et en outre ce n'était rien qui vous fût excessivement favorable. »

K. regarda le superviseur avec de grands yeux. Un individu peut-être plus jeune que lui lui faisait la leçon ! On le morigénait pour le punir de sa franchise ! Et on ne lui apprenait rien sur les raisons de son arrestation ni sur celui qui l'avait commanditée ! Une certaine agitation s'empara de lui, il se mit à aller et venir, sans que personne l'en empêche du reste, il remonta ses manchettes, se tapota la poitrine, remit de l'ordre dans ses cheveux ; en passant devant les trois messieurs il dit : « Tout ça est absurde », eux se retournèrent vers lui et le regardèrent avec sympathie, mais l'air grave, et finalement il s'arrêta devant la table du superviseur. « L'avocat

général Hasterer⁹ est un bon ami, dit-il, puis-je lui téléphoner ? — Certainement, dit le superviseur, mais je ne sais pas quel sens cela pourrait avoir, à moins que vous n'ayez à discuter avec lui d'une quelconque affaire privée. — Quel sens ? » s'exclama K., plus abasourdi qu'irrité. « Mais qui êtes-vous donc ? Vous voulez que les choses aient un sens alors que vous donnez le spectacle le plus insensé qui soit ! Est-ce que ça n'est pas désespérant ? Ces messieurs commencent par me tomber dessus, et maintenant les voilà assis ou debout tout autour à me regarder faire des passages de haute école. Quel sens cela peut-il avoir de téléphoner à un avocat général alors que je suis censément en état d'arrestation ? Très bien, je ne téléphonerai pas. — Mais si », fit le superviseur en tendant le bras vers l'antichambre où se trouvait l'appareil, « téléphonez donc, je vous en prie. — Non, je ne veux plus », dit K. en allant à la fenêtre. De l'autre côté, toute la compagnie était encore au spectacle et ne sembla un peu dérangée dans la tranquillité de sa contemplation que par le fait que K. s'était approché de la fenêtre. Les vieux voulurent se lever, mais l'homme qui était derrière eux les rassura. « Il y a aussi ces spectateurs là-bas », lança K. à voix très haute au superviseur en tendant l'index vers le dehors. « Dégagez ! » leur cria-t-il. Ils reculèrent d'ailleurs tous trois aussitôt de quelques pas, les deux vieux passant même derrière le troisième homme, qui les dissimula de sa vaste carcasse et qui, à en juger par les mouvements de

sa bouche, dit quelque chose que la distance rendait incompréhensible. Toutefois, ils ne disparurent pas complètement, mais semblèrent attendre le moment où ils pourraient sans qu'on les remarque se rapprocher de nouveau de la fenêtre. « Ce sont vraiment des importuns, des gens sans scrupules ! » dit K. en se retournant vers l'intérieur de la pièce. Le superviseur l'approuvait peut-être, ainsi que K. crut le constater d'un bref coup d'œil sur le côté. Mais il se pouvait tout aussi bien qu'il n'ait rien entendu du tout, car il avait une main fermement aplatie sur la table et semblait comparer la longueur de ses doigts. Les deux gardiens étaient assis sur une malle recouverte d'un plaid et se massaient les genoux. Les trois jeunes gens avaient les mains sur les hanches et leurs yeux vagabondaient un peu partout. Le silence régnait là comme dans quelque bureau oublié. « Eh bien, messieurs », lança K., il lui semblait depuis un moment qu'il portait tout ce monde sur ses épaules, « rien qu'à vous voir, je me dis que mon affaire devrait avoir pris fin. Je suis d'avis que le mieux est de ne plus se poser de questions sur la légitimité ou la non-légitimité de votre procédure, et de conclure les choses à l'amiable en nous serrant la main. Si vous êtes aussi de mon avis, allons-y, je vous prie... », sur ce, il s'approcha de la table du superviseur et lui tendit la main. Le superviseur leva les yeux, se mordilla les lèvres et regarda la main tendue de K., qui croyait toujours que l'autre allait toper là. Mais

le superviseur se leva, prit un chapeau melon posé sur le lit de Mlle Bürstner et s'en coiffa précautionneusement à deux mains, comme on fait quand on essaie des chapeaux neufs. « Comme tout vous semble simple ! lança-t-il ce faisant à K. Nous devrions, selon vous, conclure l'affaire à l'amiable ? Non, non, ce n'est vraiment pas possible. D'un autre côté, je ne veux aucunement dire par là que vous devez désespérer. Non, pourquoi donc ? Vous êtes seulement arrêté, rien de plus. C'est ce que j'avais à porter à votre connaissance, je l'ai fait et j'ai vu aussi comment vous avez pris la chose. C'est tout pour aujourd'hui et nous pouvons prendre congé, de façon, il est vrai, seulement provisoire. Je suppose que vous voudrez aller à la banque maintenant ? — À la banque ? demanda K. Je pensais que j'étais arrêté. » K. posa la question avec un certain défi dans la voix, car, bien que sa poignée de main n'eût pas été acceptée, depuis que le superviseur s'était levé il se sentait de plus en plus indépendant de tous ces gens. Il jouait avec eux. Il comptait, au cas où ils partiraient, courir jusqu'à la porte d'entrée et leur proposer de l'arrêter. C'est pourquoi du reste il répéta : « Comment pourrais-je aller à la banque, puisque je suis arrêté ? — Ah, c'est ça... dit le superviseur, vous m'avez mal compris, vous êtes arrêté, c'est certain, mais ça ne doit pas vous empêcher d'exercer votre profession. Il ne faut pas non plus que cela vous empêche en quoi que ce soit de mener votre vie habituelle. — L'état d'arrestation

n'est donc pas bien grave », dit K. en s'approchant tout près du superviseur. « Je n'ai jamais rien voulu dire d'autre, dit celui-ci. — Mais il semble alors que même la simple notification de l'arrestation n'ait pas été très nécessaire », dit K. en s'approchant encore plus. Les autres aussi s'étaient rapprochés. Ils étaient maintenant tous regroupés dans un espace exigu près de la porte. « C'était ma mission, dit le superviseur. — Une mission idiote, dit K., inflexible. — Ça se peut, répondit le superviseur, mais nous n'allons pas perdre notre temps à ce genre de discussion. J'avais supposé que vous vouliez vous rendre à la banque. Comme vous faites attention à tous les mots, j'ajoute : je ne vous force pas à aller à la banque, j'avais seulement supposé que vous vouliez y aller. Et pour vous faciliter les choses et rendre votre arrivée à la banque aussi discrète que possible, j'ai gardé ici ces trois messieurs, qui sont vos collègues, à votre disposition. — Comment ? » s'écria K., interloqué, en regardant les trois hommes. Ces jeunes gens anémiés si passe-partout, dont il ne se souvenait que comme d'un groupe devant les photographies, étaient effectivement des employés de sa banque ; non pas des collègues, le terme était excessif et témoignait d'une lacune dans l'omniscience du superviseur, mais des employés subalternes de la banque. Comment avait-il pu ne pas s'en rendre compte ? Comment avait-il pu passer à tel point sous la coupe du superviseur et des gardiens qu'il n'avait

pas reconnu ces trois-là ? Ce compassé de Rabensteiner, avec ses mains agitées dans tous les sens, le blond Kullich, avec ses yeux tombants, et Kaminer¹⁰, arborant toujours l'insupportable sourire que provoquait chez lui un claquage musculaire chronique. « Bonjour », dit K. après un bref instant en tendant la main aux messieurs qui s'inclinèrent correctement. « Je ne vous ai pas du tout reconnus. Nous allons donc nous rendre au travail, n'est-ce pas ? » Ils acquiescèrent en riant et avec empressement, comme s'ils n'avaient rien attendu d'autre pendant tout ce temps, simplement, lorsque K. ne trouva pas son chapeau, qui était resté dans sa chambre, ils coururent le chercher tous les trois, l'un derrière l'autre, ce qui suggérait quand même un certain embarras. K. resta tranquillement où il était en les regardant par les deux portes ouvertes, le dernier était naturellement l'inintéressant Rabensteiner, qui se contenta d'un élégant petit trot. Kaminer lui tendit le chapeau et K., ainsi que la chose au reste s'imposait assez souvent à la banque, ne put s'empêcher de se dire expressément que le sourire de Kaminer n'était pas intentionnel, et même qu'il était de façon générale incapable de sourire intentionnellement. Dans l'antichambre, Mme Grubach, qui n'avait pas du tout l'air d'être vraiment consciente d'avoir commis une faute, ouvrit la porte de l'appartement à toute la compagnie, et K., comme si souvent, baissa les yeux sur la ceinture de son tablier, qui entaillait d'une crevasse profonde si

superflue son ventre majestueux. En bas, K. se résolut, la montre à la main, à prendre une automobile afin de ne pas allonger encore inutilement un retard d'une demi-heure déjà. Kaminer courut jusqu'au coin de la rue chercher la voiture ; les deux autres tâchaient manifestement de distraire K., lorsque Kullich montra soudain le pas de porte de l'immeuble d'en face, où surgissait à l'instant l'homme à la barbiche blonde, un peu embarrassé dans un premier temps de se montrer en déployant toute sa haute taille ; il recula vers le mur et s'y appuya. Les vieux étaient sans doute encore dans l'escalier. K. s'irrita de voir Kullich attirer l'attention sur cet homme qu'il avait lui-même déjà remarqué et dont il avait même attendu la sortie. « Ne regardez pas par là », clama-t-il sans remarquer ce que cette façon de parler avait de surprenant alors qu'il s'adressait à des hommes jouissant de toute leur autonomie. Mais aucune explication ne fut nécessaire, car l'automobile arriva à cet instant, on s'installa et on partit. K. se souvint alors qu'il n'avait pas du tout prêté garde au départ du superviseur et des gardiens ; le superviseur lui avait caché les trois employés, et maintenant c'étaient eux qui l'empêchaient de voir le superviseur. Ce n'était pas le signe d'une grande présence d'esprit, et K. se promit de s'observer lui-même avec plus d'attention. Malgré lui, il se retourna pourtant une fois de plus et se pencha par-dessus la plage arrière de l'automobile pour apercevoir, si c'était encore possible, le

superviseur et les gardiens. Mais il reprit aussitôt sa place sans même avoir essayé de repérer quelqu'un, et se cala confortablement dans le coin de la voiture. Bien qu'il n'y parût pas, c'était précisément maintenant qu'il aurait eu besoin de paroles réconfortantes, mais les messieurs semblaient à présent fatigués ; Rabensteiner regardait à droite de la voiture, Kullych à gauche, seul Kaminer restait disponible, avec son rictus dont, par humanité, il était hélas interdit de plaisanter.

CONVERSATION AVEC
MME GRUBACH PUIS
MLLE BÜRSTNER

Ce printemps-là, K. avait l'habitude de passer les soirées de telle manière qu'après le travail, quand la chose était possible – il restait le plus souvent jusqu'à 9 heures au bureau –, il faisait une petite promenade, seul ou avec des connaissances, puis se rendait dans un bistrot à bière où il restait assis à une table d'habitues, le plus souvent de vieux messieurs, en général jusqu'à 11 heures. Mais il y avait des exceptions à cet emploi du temps, par exemple lorsque K. était invité par le directeur de la banque, qui appréciait beaucoup sa force de travail et son sérieux, à une promenade en auto ou à un dîner dans sa villa. En outre, K. rendait aussi visite une fois par semaine à une demoiselle du nom d'Elsa, qui travaillait la nuit et jusqu'à tard le matin comme serveuse dans une taverne et qui ne recevait de visite pendant la journée que de son lit.

Mais ce soir-là – la journée avait passé vite entre un travail astreignant et un grand nombre de vœux d’anniversaire à la fois gratifiants et amicaux – K. voulut aussitôt rentrer chez lui. Il y avait songé pendant toutes les petites pauses du travail de la journée, sans savoir exactement ce qu’il en pensait ; il avait l’impression que les événements du matin avaient causé un grand désordre dans l’appartement de Mme Grubach et que sa présence était indispensable pour restaurer le bon ordre. Mais une fois cet ordre restauré, toute trace de ces événements se trouverait effacée, et tout reprendrait son ancien cours. Il n’y avait rien à redouter, en particulier des trois employés, ils étaient de nouveau absorbés dans le grand complexe des employés de la banque, et on ne notait pas de changement dans leur attitude. K. les avait souvent convoqués dans son bureau, à la fois individuellement et ensemble, à nulle autre fin que de les observer ; il avait toujours pu les laisser repartir, satisfait¹.

Lorsqu’il arriva vers 9 h 30 devant la maison où il habitait, il tomba sous le porche d’entrée sur un jeune gars planté là, jambes écartées et pipe au bec. « Qui êtes-vous ? » demanda aussitôt K. en approchant son visage du garçon, car on ne voyait pas grand-chose dans la demi-obscureté de l’entrée. « Je suis le fils du concierge, cher monsieur », répondit le garçon, retirant la pipe de sa bouche et se mettant sur le côté. « Le fils du concierge ? » demanda K. en frappant le sol de sa canne avec

impatience. « Monsieur désire-t-il quelque chose ? Dois-je aller chercher mon père ? — Non, non », dit K., et il y avait dans sa voix une vague tonalité de pardon, comme si le garçon avait fait quelque chose de mal mais qu'il lui pardonnait. « C'est bien », dit-il alors avant de continuer son chemin, pourtant, avant de monter l'escalier, il se retourna encore une fois.

Il aurait pu aller droit à sa chambre, mais comme il voulait parler avec Mme Grubach, il frappa aussitôt à sa porte. Elle était assise, un bas de laine dans les mains, devant une table couverte d'un tas de vieux bas. K. s'excusa distraitement de venir si tard, mais Mme Grubach se montra fort aimable et ne voulut rien entendre de ses excuses : elle était toujours disponible pour parler avec lui, comme il le savait très bien, il était son meilleur locataire et celui qu'elle préférait. K. regarda tout autour de lui dans la pièce, elle avait entièrement repris son aspect antérieur, la vaisselle du petit déjeuner, qui se trouvait le matin sur la petite table près de la fenêtre, avait elle aussi déjà été débarrassée. Les mains de femme abattent quand même beaucoup de travail en silence, songea-t-il ; lui, il aurait peut-être brisé cette vaisselle sur place, mais il n'aurait sûrement pas pu l'emporter. Il regarda Mme Grubach avec une certaine gratitude. « Pourquoi travaillez-vous encore si tard ? » demanda-t-il. Ils étaient maintenant tous deux assis à la table et K. enfouissait de temps à autre une main dans le

tas de bas. « Il y a beaucoup de travail, dit-elle ; pendant la journée j'appartiens aux locataires ; si je veux mettre mes propres affaires en ordre, il ne me reste que les soirées. — Je vous ai sans doute encore causé un travail exceptionnel aujourd'hui. — Comment ça ? » demanda-t-elle, un peu plus attentive et laissant son travail sur ses genoux. « Je veux dire, les hommes qui étaient là ce matin. — Ah oui, dit-elle en reprenant son calme, ça ne m'a pas donné un travail particulier. » K. la regarda sans rien dire se remettre à son bas de laine. « Elle a l'air de s'étonner que je parle de ça, songea-t-il, elle n'a pas l'air de trouver juste que je parle de ça. Raison de plus pour que je le fasse. Je ne peux en parler qu'avec une vieille femme. » « Si, ça a certainement fait du travail, dit-il alors, mais ça ne se reproduira pas. — Non, ça ne peut pas se reproduire », confirma-t-elle en adressant à K. un sourire presque mélancolique. « Vous pensez ça sérieusement ? demanda K. — Oui, dit-elle, plus bas, mais il ne faut surtout pas prendre ça au tragique. Que ne voit-on pas arriver en ce monde ! Puisque vous me parlez avec tant de confiance, monsieur K., je peux bien vous avouer que j'ai écouté un peu derrière la porte et que les deux gardiens m'ont aussi raconté un certain nombre de choses. C'est qu'il y va de votre bonheur, et il me tient réellement à cœur, plus peut-être qu'il ne me convient, car je ne suis après tout que votre logeuse. Bref, j'ai donc entendu certaines choses, mais je ne peux pas dire que c'était bien

grave. Non. Vous êtes certes arrêté, mais pas comme on arrête un voleur. Quand on est arrêté comme un voleur, ce n'est pas bien du tout. Mais cette arrestation-là... L'impression que j'ai, c'est que c'est quelque chose d'académique, excusez-moi si je dis une bêtise, ça me fait l'impression de quelque chose d'académique, que je ne comprends pas, certes, mais que l'on n'est pas non plus obligé de comprendre.

— Ce n'est pas du tout une bêtise, ce que vous avez dit là, madame Grubach, en tout cas, je suis en partie d'accord avec vous, à ceci près que je juge toute l'affaire de manière encore plus tranchée que vous, et que je ne la tiens même pas pour quelque chose d'académique, mais tout simplement pour rien. J'ai été attaqué par surprise. Si, aussitôt après m'être réveillé, sans me laisser abuser par le fait qu'Anna n'était pas là, je m'étais levé tout de suite et m'étais rendu aussitôt chez vous, sans tenir compte de quiconque m'aurait barré le chemin, si j'avais, pour une fois et exceptionnellement, déjeuné dans la cuisine, par exemple, si je vous avais demandé d'aller chercher des vêtements dans ma chambre, bref, si j'avais agi raisonnablement, il ne se serait rien passé de plus, tout ce qui pouvait bien advenir aurait été étouffé d'emblée. À la banque, par exemple, je suis préparé, il serait impossible que quelque chose de ce genre m'y arrive, j'ai là-bas un serviteur attitré, le téléphone général et le téléphone de mon bureau sont devant moi sur la table, il y

a sans cesse des gens qui viennent, du public aussi bien que des employés ; en outre, et surtout, je suis là-bas continuellement dans le contexte du travail, et donc présent mentalement, ce serait vraiment un plaisir pour moi d'être confronté là-bas à une affaire de ce genre. Enfin... bon, c'est du passé et à dire vrai je ne voulais d'ailleurs plus du tout en parler, il n'y a que votre avis, l'avis d'une femme raisonnable, que je voulais entendre, et je me réjouis de voir que nous sommes d'accord. Il faut maintenant que vous me tendiez la main, un accord complet comme celui-là doit être confirmé par une poignée de main. »

« Me tendra-t-elle la main ? Le superviseur ne m'a pas tendu la main », pensa-t-il en regardant la femme autrement qu'il ne l'avait fait jusque-là, d'un œil scrutateur. Elle se leva, car lui aussi s'était levé, elle était un peu gênée, car elle n'avait pas compris tout ce que K. avait dit. Mais du fait de cette gêne, elle finit par dire quelque chose qu'elle ne voulait pas du tout dire et qui était par ailleurs complètement déplacé : « Ne prenez pas ça au tragique, monsieur K. », dit-elle avec des larmes dans la voix, oubliant naturellement la poignée de main. « Je ne sache pas que je prenne la chose au tragique », dit K., soudain fatigué et percevant à quel point les approbations de cette femme n'avaient aucune valeur.

À la porte il demanda encore : « Est-ce que Mlle Bürstner est chez elle ? — Non », dit Mme Grubach,

accompagnant cette information lapidaire d'un sourire exprimant tardivement une sympathie raisonnable. « Elle est au théâtre. Vous vouliez lui demander quelque chose ? Dois-je lui faire une commission ? — Ah... je voulais simplement échanger quelques mots avec elle. — Je ne sais pas quand elle va revenir, malheureusement ; quand elle est au théâtre, elle revient tard en général. — Ça n'a aucune importance », dit K., et il avait déjà tourné vers la porte sa tête un peu penchée, pour s'en aller, « je voulais seulement m'excuser auprès d'elle d'avoir utilisé sa chambre ce matin. — Ce n'est pas nécessaire, monsieur K., vous avez trop de scrupules, la demoiselle n'est au courant de rien, elle était partie de bonne heure, et tout est d'ailleurs déjà remis en ordre, voyez vous-même. » Là-dessus elle ouvrit la porte de la chambre de Mlle Bürstner. « Merci, je vous crois », dit K., mais il se dirigea quand même vers la porte ouverte. La lueur de la lune éclairait paisiblement la chambre obscure. Pour autant qu'on pût voir, tout était effectivement à sa place, même le corsage n'était plus suspendu à la poignée de la fenêtre. Les coussins semblaient étonnamment haut sur le lit, ils étaient en partie éclairés par la lune. « La demoiselle rentre souvent tard chez elle », dit K. en regardant Mme Grubach comme si elle en était responsable. « Ces jeunes gens... ! dit Mme Grubach, pour l'excuser. — Assurément, assurément, dit K., mais ça peut aussi aller trop loin. — En effet, dit Mme Grubach,

comme vous avez raison, monsieur K., peut-être même dans ce cas précis. Je ne veux certainement pas dire du mal de Mlle Bürstner, c'est une gentille petite personne, adorable, aimable, soigneuse, ponctuelle, travailleuse, toutes choses que j'apprécie beaucoup, mais une chose est vraie, elle devrait avoir plus de fierté, plus de réserve. Je l'ai déjà vue deux fois ce mois-ci dans des rues à l'écart, et chaque fois avec un monsieur différent. Je suis très gênée et, Dieu tout-puissant, je ne le raconte qu'à vous, monsieur K., mais on ne pourra pas éviter que j'en parle aussi à la demoiselle en personne. Ce n'est d'ailleurs pas la seule chose qui m'amène à nourrir quelques soupçons à son égard. — Vous faites tout à fait fausse route », dit K., hors de lui et presque incapable de s'en cacher, « vous avez d'ailleurs manifestement mal compris la remarque que j'ai faite sur la demoiselle, ce n'est pas ce que je voulais dire. Je vous mets même sincèrement en garde, abstenez-vous de lui dire quoi que ce soit. Vous vous trompez du tout au tout, je connais très bien la demoiselle, rien de ce que vous avez dit n'est vrai. Cela étant, il se peut que j'aie trop loin, je ne veux pas vous empêcher de faire quoi que ce soit, dites-lui ce que vous voulez. Bonne nuit. — Monsieur K. », dit Mme Grubach, suppliante, en courant derrière K. jusqu'à sa porte qu'il avait déjà ouverte, « je ne veux pas du tout parler tout de suite avec la demoiselle, je veux encore continuer à la surveiller, naturellement ; il n'y a qu'à vous que j'ai confié

ce que je savais. Ça doit quand même aller de soi pour chaque locataire, si l'on s'efforce de garder la pension propre, et je n'aspire à rien d'autre en faisant cela. — La propreté ! » s'exclama encore K. par l'entrebâillement de la porte, « si vous voulez garder cette pension propre, il faudra d'abord que vous me donniez congé. » Sur ce, il claqua la porte sans plus tenir compte des coups discrets qui y furent frappés.

En revanche, comme il n'avait aucune envie de dormir, il décida de rester éveillé, et par la même occasion de constater aussi à quelle heure Mlle Bürstner allait revenir. Peut-être serait-il possible également, si inconvenant que cela puisse être, d'échanger encore quelques mots avec elle. Quand il s'installa à la fenêtre en massant ses yeux fatigués, il songea même un instant à punir Mme Grubach et à persuader Mlle Bürstner de donner son congé en même temps que lui. Mais aussitôt cela lui sembla épouvantablement exagéré, et il en vint même à se soupçonner de chercher en fait à changer de logement à cause de ce qui s'était passé le matin. Rien n'aurait pu être plus insensé ni, surtout, plus vain et plus méprisable².

Lorsqu'il en eut assez de regarder dehors dans la rue déserte, il s'allongea sur le canapé, non sans avoir entrouvert la porte qui donnait sur l'antichambre de façon à pouvoir immédiatement apercevoir du canapé toute personne entrant dans l'appartement. Jusqu'à 11 heures environ, il resta ainsi tranquillement allongé à fumer un

cigare. Une fois cette heure passée, il n'y tint plus, et entra un peu dans l'antichambre, comme s'il pouvait par là accélérer l'arrivée de Mlle Bürstner. Il n'éprouvait pas un désir particulier à son endroit, il ne pouvait même plus se rappeler exactement à quoi elle ressemblait, mais il voulait maintenant lui parler, et il était irrité de se dire que par son retour tardif elle ajoutait encore un peu d'agitation et de désordre aux derniers instants de cette journée. C'était aussi sa faute s'il n'avait pas dîné ce soir et s'il avait renoncé à la visite prévue chez Elsa. Il pouvait certes encore rattraper ces deux omissions en se rendant dans la taverne où Elsa était serveuse. Il le ferait d'ailleurs tout à l'heure, après l'entretien avec Mlle Bürstner³.

DOSSIER

CHRONOLOGIE

1883. *3 juillet* : naissance à Prague de Franz Kafka, fils aîné de Hermann Kafka (1852-1931), commerçant, et de Julie Löwy (1856-1934). Cinq autres enfants verront le jour dans la famille Kafka : Georg (1885-1886), Heinrich (1887-1888), Gabriele (1889-1942), dite Elli, Valerie (1890-1942), dite Valli, et Ottilie (1892-1943), dite Ottla. Les dates de décès des trois sœurs de l'écrivain, assassinées dans les camps d'extermination de Chelmno ou d'Auschwitz, sont conjecturales.
- 1889-1893. École primaire (Deutsche Volks- und Bürgerschule am Fleischmarkt).
- 1893-1901. Lycée (Altstädter Deutsches Gymnasium, palais Kinský).
1896. *13 juin* : bar-mitsva à la Zigeuner Synagoge.
1900. Vacances d'été à Triesch, en Moravie, chez l'oncle Siegfried Löwy, médecin de campagne.
1901. *Mai* : épreuves écrites du baccalauréat (« maturité »).
Dispensé de service militaire pour « faible constitution ».

Août : vacances à Helgoland et à Norderney, sur la mer du Nord.

Octobre : début des études à l'Université allemande de Prague. Deux semaines d'inscription en chimie, puis inscription en droit.

1902. *Mai* : début du second semestre. Kafka s'inscrit en histoire de l'art et en germanistique.

Octobre : Kafka reprend les études de droit au troisième semestre, qu'il poursuivra désormais jusqu'au neuvième semestre. Rencontre de Max Brod.

Décembre : envoie à son ami d'enfance Oskar Pollak une lettre où il lui confie son désir de devenir écrivain, et dans laquelle figure son premier récit connu : « Histoire du grand échalas pudique et du malhonnête en son cœur » (« Geschichte vom schamhaften Langen und vom Unredlichen in seinem Herzen »).

1903. *Été* : pour se remettre de la fatigue générée par ses examens de droit, il séjourne au sanatorium du Dr Heinrich Lahmann, à Weisser Hirsch, près de Dresde.

1904. Fréquente régulièrement ses amis Max Brod, Oskar Baum et Felix Weltsch. Ensemble, ils forment le « Cercle de Prague ».

1905. *Août* : première cure à Zuckmantel, en Silésie tchèque.

1906. Commence la première version de « Préparatifs de noce à la campagne » (« Hochzeitsvorbereitungen auf dem Lande »). Écrit « Le Ciel dans les rues étroites » (« Himmel in engen Gassen »), récit probablement détruit.

Examens de droit public.

18 juin : soutenance du doctorat en droit.

Juillet : second séjour à Zuckmantel.

Jusqu'en septembre, stagiaire « rédacteur » (*Konzipient*) dans le cabinet de son oncle Richard Löwy, avocat.

À partir d'octobre et pendant un an : stage de référendaire au tribunal civil (*Landgericht*), puis au tribunal correctionnel (*Strafgericht*) de Prague.

1907. Commence la première version de « Description d'un combat » (« Beschreibung eines Kampfes »).

Suit des cours sur l'assurance du travail à l'Académie commerciale de Prague.

Vacances d'été chez l'oncle Siegfried Löwy, à Triesch ; il y fait la connaissance de Hedwig Weiler.

Octobre : engagé au poste d'auxiliaire par la compagnie d'assurances austro-italienne Assicurazioni Generali.

1908. *Janvier-février* : publication de huit textes brefs dans la revue *Hyperion*. En 1912, ces mêmes textes, augmentés de dix autres, seront recueillis en volume, sous le titre *Observation (Betrachtung)*.

30 juillet : après avoir démissionné de la Generali, il est engagé, grâce à l'intervention de son ami Ewald Felix Přibram, comme fonctionnaire auxiliaire (*Aushilfsbeamter*) à l'Office d'assurance contre les accidents du travail pour le royaume de Bohême (*Arbeiter-Unfall-Versicherungs-Anstalt für das Königreich Böhmen in Prag*). Il sera promu à quatre reprises au cours de sa carrière : en 1910, il sera nommé fonctionnaire rédacteur (*Konzipist*), en 1913 vice-secrétaire (*Vizesekretär*), en 1920 secrétaire (*Sekretär*), et en 1922 secrétaire général (*Obersekretär*).

1909. *Mai* : début discret du Journal, modeste par la quantité et non daté régulièrement.

Première quinzaine de septembre : voyage en Italie, à Riva, sur le lac de Garde, en compagnie de Max et Otto Brod. Ils assistent au meeting aérien de Brescia.

Écrit « Les Aéroplanes à Brescia », publié le 29 *septembre* dans le feuilleton du journal de langue allemande *Bohemia*. Travaille à la seconde version de « Description d'un combat ».

Fait la connaissance du poète Franz Werfel.

1910. *Juin* : rédaction plus régulière du Journal commencé l'année précédente.

Voyage à Paris, en *octobre*, avec Felix Weltsch, Max et Otto Brod (interrompu pour raison médicale), et à Berlin, en *décembre*, où il assiste à de nombreuses représentations théâtrales, dont celle de *Hamlet*.

1911. *Janvier-février* : voyage professionnel en Bohême du Nord.

Août-septembre : voyage privé avec Max Brod en Suisse, en Italie et en France, qui inspire le projet d'un roman à quatre mains dont le titre devait être *Richard et Samuel*.

Rédige des journaux de voyage.

Septembre : séjour au sanatorium d'Erlenbach, au bord du lac de Zurich.

Octobre : rencontre le comédien Jizchak Löwy, qui l'initie à la culture des Juifs de l'Est. Assiste à de nombreuses représentations de pièces données par la troupe de Lemberg (Lwów en polonais ; aujourd'hui Lviv, en Ukraine) en langue yiddish.

Acquiert des parts dans l'usine d'amiante de son beau-frère Karl Hermann, l'époux d'Elli.

Début du travail au « roman américain », *Le Disparu*.

1912. *Mai* : publication du premier chapitre de *Richard et Samuel* sous le titre « Le Premier Long Voyage en train (Prague-Zurich) » dans les *Herder-Blätter*. Le texte, sans doute écrit à Erlenbach, est de Kafka.

Juin-juillet : voyages en compagnie de Max Brod. À Leipzig, il rencontre Ernst Rowohlt, qui publiera le recueil *Observation en décembre*, et Kurt Wolff, qui deviendra son éditeur attitré à partir de l'année suivante. À Weimar, pèlerinage sur les traces de Goethe.

Juillet : séjour de trois semaines dans le Harz, au sanatorium Jungborn.

13 août : chez Max Brod, rencontre Felice Bauer ; début de la correspondance avec la jeune femme le *20 septembre*.

Nuit du 22 au 23 septembre : écrit *La Sentence (Das Urteil)*.

Septembre-novembre : écrit les six premiers chapitres de la seconde version du *Disparu*.

Octobre : un fragment du Journal, « Grand bruit » (« Grosser Lärm »), est publié dans les *Herder-Blätter*.

17 novembre-7 décembre : écrit *La Métamorphose (Die Verwandlung)*.

4 décembre : lecture publique de *La Sentence* à Prague.

1913. *Mars* : première des six visites rendues à Felice, à Berlin, entre 1913 et 1914.

Mai : prépublication sous forme de plaquette de *L'Homme de chauffe (Der Heizer. Ein Fragment)*, premier chapitre du *Disparu*, dans la collection « Der jüngste Tag » (« Le Jugement dernier »), créée par Kurt Wolff.

Juin : parution de *La Sentence* dans la revue littéraire *Arkadia*, dirigée par Max Brod. Début de l'amitié avec Ernst Weiss.

Septembre : participe à Vienne, avec son directeur Robert Marschner, au Congrès international sur la prévention des accidents, ainsi qu'à une séance du XI^e congrès sioniste.

Septembre-octobre : il poursuit son voyage vers Venise, Vérone et le lac de Garde. À Riva, au sanatorium du Dr Christoph von Hartungen, réputé pour le traitement des maladies nerveuses, épisode amoureux avec la jeune « chrétienne » suisse Gertrud Wasner (« G. W. »).

Octobre : début de la correspondance avec Grete Bloch, une amie de Felice qu'il rencontrera en *novembre*.

1914. *1^{er} juin* : fiançailles avec Felice Bauer ; elles seront rompues le *12 juillet*, à Berlin, lors de l'épisode dit « du tribunal de l'hôtel Askanischer Hof ».

Juillet : depuis Berlin, il se rend à Marielyst (Danemark), via Lübeck, en compagnie d'Ernst Weiss.

28 juillet : l'Autriche-Hongrie déclare la guerre à la Serbie ; il n'est pas mobilisé.

Août : début du travail au *Procès*.

Octobre : reprise de la correspondance avec Felice. Écriture du dernier fragment du *Disparu*, « Le Théâtre en plein air d'Oklahoma », et de *Dans la colonie pénitentiaire (In der Strafkolonie)*.

1915. *Janvier* : fin du travail au *Procès*.

Nouvelles rencontres, en *janvier*, *mai* et *juin*, avec Felice Bauer.

Mars : emménage pour la première fois dans un logement personnel (dans la Lange Gasse).

Avril : voyage dans les Carpates, avec sa sœur Elli, dont le mari sert en Hongrie.

Juillet : séjour au sanatorium Frankenstein, à Rumburg, en Bohême du Nord.

Publication de *La Métamorphose* en octobre dans la revue *Die weissen Blätter*, puis en novembre dans la collection « Der jüngste Tag ».

L'écrivain Carl Sternheim offre à Kafka le montant de son prix Theodor-Fontane.

1916. *Avril* : Robert Musil lui rend visite.

Juin : dégagé des obligations militaires.

Juillet : voyage avec Felice à Marienbad.

Automne : publication de *La Sentence* en volume dans la collection « Der jüngste Tag ».

Novembre : lecture publique de *Dans la colonie pénitentiaire* à Munich, où Felice le rejoint.

Emménage dans la petite maison de l'Alchimistengasse, sur l'autre rive de la Moldau. Jusqu'au printemps de 1917, plusieurs textes du recueil *Un médecin de campagne* y voient le jour.

1917. Étude de l'hébreu et approfondissement de la culture hébraïque.

Travaille à plusieurs textes : « Le Cavalier du seau » (« Der Kübelreiter »), « Le Chasseur Gracchus » (« Der Jäger Gracchus »), « En construisant la muraille de Chine » (« Beim Bau der chinesischen Mauer »).

Juillet : secondes fiançailles avec Felice.

Nuit du 9-10 août : hémorragie pulmonaire et retour au domicile des parents.

4 septembre : la tuberculose pulmonaire est diagnostiquée.

Séjour de huit mois à Zürau, dans le nord-ouest de la Bohême, chez sa sœur Ottla. Il y écrit les aphorismes dits

« de Zürau ».

Décembre : rencontre Felice à Prague ; il rompt définitivement avec elle.

1918. *Mai* : retour à Prague et reprise de l'activité professionnelle. Plusieurs déplacements. Plusieurs congés de maladie.

28 octobre : proclamation de l'indépendance de la République tchécoslovaque.

Octobre : contracte la grippe espagnole.

Séjour de repos à Schelesen, au nord de Prague.

1919. *Janvier* : fait la connaissance de Julie Wohryzek à Schelesen. Se fiance avec elle *au cours de l'été* malgré l'opposition de son père.

Nouvelle reprise du travail à l'Office d'assurance. Nouvelle incapacité.

Automne : rencontre Milena Jesenská dans un café de Prague ; la jeune femme veut traduire certains de ses textes en tchèque ; il l'autorise à traduire *L'Homme de chauffe*.

Octobre : publication de *Dans la colonie pénitentiaire* chez Kurt Wolff.

Novembre : écrit la « Lettre au père », qu'il n'adressera jamais à son destinataire. Il renonce à épouser Julie.

1920. *Janvier-février* : écrit (à la troisième personne) les aphorismes auxquels Max Brod donnera le titre « Er » (« Il » ou « Lui »).

Avril : début de la correspondance avec Milena.

Avril-juin : séjour médical en Italie, à Merano. Sur le chemin du retour, il passe quatre jours « heureux » à Vienne avec Milena.

Mai : publication du recueil *Un médecin de campagne. Petits récits* (*Ein Landarzt. Kleine Erzählungen*) chez Kurt Wolff.

14-15 août : retrouvailles désastreuses avec Milena à la gare de Gmünd, à la frontière entre l'Autriche et la Tchécoslovaquie.

Novembre : débordements antiallemands des nationalistes tchèques à Prague, dont les Juifs font les frais. « Je baigne dans la haine des Juifs », écrit-il à Milena. Leur correspondance prendra fin *ce même mois*.

Nouveau congé de maladie après quelques mois de reprise de ses activités « bureaucratiques ».

Décembre : séjour dans un sanatorium des Hautes Tatras, à Matliary (actuelle Slovaquie), où il rencontre l'étudiant en médecine Robert Klopstock. Au cours des neuf mois passés à Matliary, il écrit de nombreux textes brefs (ceux de la volumineuse liasse de 1920), notamment « Les Armes de la ville », « La Levée de troupes » et « En visite chez les morts ».

1921. *26 août* : retour à Prague ; brève reprise de l'activité à l'Office d'assurance *pendant deux mois*.

Reprise du *Journal*, dont il confie les années 1910-1920 à Milena, qui vit à Prague désormais.

Automne-hiver : rédaction de la première lettre-testament (jamais expédiée ni remise en main propre) demandant à Max Brod de brûler ses manuscrits et ses papiers personnels.

25 décembre : publication du « Cavalier du seau » dans le supplément de Noël de la *Prager Presse*.

1922. *Janvier* : effondrement nerveux, suivi d'un séjour de trois semaines à Spindlermühle, dans les monts des Géants, en compagnie du Dr Otto Hermann, son médecin traitant.

Dans cette station d'altitude enneigée, il commence à écrire *Le Château*.

17 février : retour à Prague ; son médecin s'oppose à ce qu'il reprenne le travail.

27 avril : écrit à son employeur afin de le prier de lui accorder un congé annuel de cinq semaines.

8 mai : dernière rencontre avec Milena.

Mai : rédige « Un virtuose de la faim » (« Ein Hungerkünstler »), nouvelle qui sera publiée dans la *Neue Rundschau* en octobre.

Juin-septembre : séjour à Planá, un village de Bohême du Sud, chez sa sœur Ottilia.

1^{er} juillet : sa demande de mise à la retraite anticipée prend effet.

Août : fin du travail sur *Le Château*.

Septembre-octobre : écrit « Recherches d'un chien » (« Forschungen eines Hundes »).

29 novembre : rédaction de la seconde lettre-testament, que Max Brod retrouvera dans un tiroir à la mort de Kafka.

1923. Souvent alité. Suit des cours d'hébreu. Songe à émigrer en Palestine.

12 juin : dernières notes inscrites dans le Journal.

Juillet-août : séjour à Müritz, sur la mer Baltique, avec sa sœur Elli. Il y fait la connaissance de Dora Diamant (ou Dymant), jeune réfugiée juive de Pologne, qui travaille au Foyer juif de Berlin.

Août-septembre : séjour à Schelesen avec sa sœur Ottilia.

22 septembre : quitte Prague pour s'installer avec Dora à Berlin. Contacts avec l'Institut des hautes études en science du judaïsme.

Novembre-décembre : travaille aux récits « Une petite femme » (« Eine kleine Frau ») et « Le Terrier » (« Der Bau »).

1924. *Février* : aggravation de son état de santé ; le larynx est atteint.

17 mars : retour à Prague avec Max Brod.

Fin de mars ou début d'avril : écrit « Josefina la chanteuse » (« Josefina, die Sängerin »), dernier récit publié de son vivant, dans le supplément pascal de la *Prager Presse*, le *20 avril*.

Transfert au sanatorium wienerwald, en Basse-Autriche, puis à la clinique de l'université de Vienne, enfin, le *19 avril*, au sanatorium du Dr Hugo Hoffmann, à Kierling, près de Klosterneuburg, au nord-ouest de la capitale autrichienne.

11 mai : dernière visite de Max Brod à Kierling.

Corrige encore les épreuves du recueil *Un virtuose de la faim*, qui paraîtra trois mois après sa mort.

3 juin : mort de Franz Kafka.

11 juin : enterrement au nouveau cimetière juif de Prague-Straschnitz.

J.-P. L.

TRADUIRE, RETRADUIRE *LE PROCÈS*

POUR SALUER ALEXANDRE VIALATTE

Du *Procès* de Kafka, on recense à ce jour cinq traductions françaises : par Alexandre Vialatte chez Gallimard en 1933, Bernard Lortholary chez Flammarion et Georges-Arthur Goldschmidt chez Presses Pocket en 1983, Axel Nesme au Livre de Poche en 2000 et Jean-Pierre Lefebvre chez Gallimard en 2018 – soit une tous les vingt ans, si on les étale sur le siècle qui nous sépare de la première publication du texte original. Une telle fécondité paraît, sinon unique, du moins extraordinaire ; elle excède en tout cas de très loin le nécessaire renouvellement d'une version « vieillie » ou « datée » par lequel on justifie ordinairement une retraduction.

S'il faut faire la part des effets d'aubaine dans la fortune exceptionnelle de ce texte en France – deux de ces cinq versions ont ainsi paru *en même temps* après l'entrée de Kafka dans le domaine public –, on aurait tort de résumer un pareil phénomène à l'appétence des maisons d'édition pour ce qui fut vite considéré comme l'œuvre emblématique d'un auteur universel. D'abord, la

prolifération des traductions est loin de concerner le seul *Procès*, comme le lecteur le constate pour ses délices ou à son désarroi dans n'importe quelle librairie. D'une édition à l'autre, les écrits de Kafka se présentent à nous non seulement sous des atours très variables, mais dans une langue et parfois même sous des titres différents : *Au baigne* ou *Dans la colonie pénitentiaire* ; *L'Amérique*, *Amerika* ou bien *Le Disparu* ; *Un champion de jeûne*, *Un jeûneur*, *Un artiste de la faim* ou *Un virtuose de la faim...* À croire que Kafka appelle, défie la traduction, à croire que son œuvre, inscrite d'une façon absolument originale dans le corps de la langue allemande, stimule autant qu'elle leur résiste les tentatives de l'en détacher. À l'appétit des éditeurs répond ainsi le désir des traducteurs, et il y a fort à parier qu'une nouvelle version du *Procès* sommeille dans le tiroir de plus d'un germaniste.

Mais cette dynamique possède aussi certaines raisons plus objectives, liées à l'histoire et à la matérialité des textes. Pour une très grande partie d'entre eux, les écrits de Kafka sont les papiers d'un mort : papiers gardés secrets ou presque du vivant de l'auteur ; papiers voués au feu « sans exception » dans son célèbre testament^{*1} ; papiers sans ordre, éparpillés, réunis tant bien que mal et révélés par vagues posthumes ; papiers sauvés de la guerre et du vandalisme nazi... L'ombre que jette encore le reniement de Kafka, l'incertitude où nous laisse à jamais sa mort, le sentiment ineffaçable de lire ce qui pourrait ou devrait ne pas l'être – cette ombre plane sur les manuscrits, s'est déposée en eux, altérant leur nature, et il y a quelque chose d'un soin mortuaire sans cesse recommencé dans les efforts de la philologie allemande pour établir la vérité du texte. Pas plus que celle de la bonne traduction, la question de la bonne « leçon » n'a en effet cessé de se poser depuis cent ans. Elle fut ouvertement soulevée par Max

Brod – ami proche, agent littéraire officieux et (non-)exécuteur testamentaire de Kafka – en postface de la toute première édition posthume, celle du *Procès* justement, en 1925, soit juste un an après la mort de l'auteur ; elle fut progressivement ressoulevée *contre* Brod après la Seconde Guerre mondiale et justifia en 1982 le lancement de l'actuelle édition de référence des œuvres complètes, la *Kritische Ausgabe*, qui supprime les titres non attribués par Kafka lui-même, rétablit l'orthographe et la ponctuation irrégulières du manuscrit et compile la moindre variante, correction ou rature (*Le Procès* y parut en 1990) ; et elle motive à l'heure actuelle une nouvelle édition en fac-similé, la *Historisch-kritische Ausgabe*, lancée en 1997 avec *Le Procès*, et qui n'hésite pas à remettre en question les conclusions de la précédente.

Comme son homologue français, le lecteur germanophone n'est donc pas à l'abri de certains dilemmes en librairie. Tout se passe comme si on ne cessait de découvrir le texte derrière le texte, devenu malgré lui une sorte de palimpseste ; dans la fréquentation de Kafka, le plaisir de la fable, la jouissance de la langue et le jeu de l'interprétation s'augmentent d'une discipline philologique, un peu comme dans la lecture des écrits révélés ; et « connaître » Kafka aujourd'hui, ce n'est pas seulement constater la richesse apparemment inépuisable de son écriture, mais garder à l'esprit que le texte vrai souvent n'existe pas, faute d'*autorité*. On imagine les conséquences pour le traducteur, ainsi sommé de travailler sur un texte incertain, et pas seulement au sens figuré. De ce point de vue, la multiplicité des traductions et éditions françaises depuis un siècle est aussi une réponse au mouvement d'approfondissement quelquefois erratique des éditions originales. Pour citer pêle-mêle quelques exemples de ce tohu-

bohu : dès le lendemain de la guerre, des « variantes » inédites révélées par Max Brod ont motivé en France une réédition des grands romans ; la première version française du *Journal* en 1954 s'est effectuée à partir des éditions allemande *et* américaine du texte, cette dernière contenant singulièrement quelques passages de plus que la première (pourtant de trois ans postérieure) ; dans la version du *Procès* fournie par Axel Nesme, le chapitre intitulé « Fin » figure *au commencement* du livre, suivant une audacieuse hypothèse philologique ; à partir du tournant des années 2010, les lecteurs français ont découvert la réalité matérielle de l'œuvre de Kafka avec des éditions isolées comme *Cahiers in-octavo (1916-1918)* ou *Derniers cahiers*, qui, à l'instar de leurs équivalents allemands, ne prétendent plus nommer les textes autrement que par leurs supports d'écriture et l'époque de leur rédaction^{*2} ; et « Première traduction intégrale », en grosses lettres sur un bandeau barrant la couverture du livre, est devenu un argument de vente de l'industrie kafkaïenne.

Les traductions du *Procès* parues aux éditions Gallimard, par Alexandre Vialatte hier, par Jean-Pierre Lefebvre aujourd'hui, ne font pas figure d'exceptions dans cette histoire d'une perpétuelle mise à jour ; non seulement elles en sont des spécimens tout à fait représentatifs, mais elles en constituent en quelque sorte les deux bornes, l'origine et l'aboutissement temporaire. Toute première version française, celle de Vialatte a ainsi connu deux actualisations au fil des décennies : l'une du vivant et du fait même de son auteur, en 1956 ; la seconde après sa mort, à partir de 1976, lors de la reprise de ses traductions pour les *Œuvres complètes* de Kafka dans la « Bibliothèque de la Pléiade ». Par une ironie elle-même assez significative, cette dernière édition fit d'ailleurs l'objet... d'un procès, l'ayant droit de Vialatte s'opposant

avec succès à la révision de ses traductions par un autre germaniste, Claude David – dont les nombreuses corrections, qui constituent dans le cas du *Procès* une sorte de « cinquième traduction et demie », furent néanmoins conservées dans l'appareil de notes. Quant au *Procès* de Jean-Pierre Lefebvre, il s'insère dans cette entreprise de traduction systématique de la *Kritische Ausgabe* que représente la nouvelle « Pléiade » (2018-2022). Il symbolise donc l'arrivée définitive en France des standards éditoriaux allemands, et se substitue par là même à celui de Vialatte, qui disparaît aujourd'hui des librairies.

Dans cette grande aventure tout à la fois philologique, éditoriale et traductive, y a-t-il lieu de parler de « progrès » ? La question est piégée, bien sûr, et exigerait une réponse texte à texte. Ce qui paraît certain, c'est qu'il faut une certaine dose d'outrecuidance (au sens le plus littéral) pour reprocher à Max Brod d'avoir toiletté en vue de la faire connaître une œuvre que même des spécialistes actuels qualifient de champ de ruines. Contrairement à son travail sur le *Journal*, dans lequel il se livra à de franches manipulations, et malgré son penchant à joindre aux livres un mode d'emploi interprétatif, ce qui fut fait par Brod dans l'édition des textes de fiction semble avoir, pour l'essentiel, répondu à de bonnes intentions et à une logique sûre, même si les éditeurs suivants n'ont cessé de le défaire depuis. S'agissant du *Procès*, la nécessité de ce toilettage était du reste relativement limitée, et le choix que fit Brod de publier ce roman avant les deux autres – *Le Disparu*, plus ancien, et *Le Château*, plus récent – pourrait bien avoir répondu à des considérations très pragmatiques. À la différence des deux autres volets de cette trilogie romanesque, *Le Procès* pourrait de fait passer pour un livre mené à terme : il possède une fin, nommée comme telle par

Kafka, et reste donc inachevé « de l'intérieur », non faute de point final ; son manuscrit se compose d'une quantité non négligeable d'épisodes clos sur eux-mêmes qui ne s'inscrivent pas dans le flux d'une narration continue ; et si l'ordre de ces chapitres n'a pas été défini par l'auteur (ce qui donna lieu comme de juste à quelques débats passionnés), ils sont clairement délimités, et portent même des titres. Les modifications apportées au fil du temps à l'édition originale de 1925 se résumèrent donc, si l'on peut dire, à l'adjonction par Brod des chapitres restés fragmentaires, au déplacement d'un chapitre puis à sa requalification en fragment (« L'Amie de Mlle Bürstner », initialement placé en quatrième position), enfin au rétablissement de la leçon et de l'apparence exactes du manuscrit. Les deux premières modifications furent répercutées dans la traduction d'Alexandre Vialatte ; les deux autres sont rendues par celle de Jean-Pierre Lefebvre. De ce point de vue, la présente édition est plus proche du manuscrit, donc paradoxalement d'un texte *non édité*.

Ces précisions établies, la question d'un éventuel progrès des éditions françaises du *Procès* se reporte tout entière sur les traductions – c'est-à-dire, en un sens, là où elle a le moins sa place. Certes, la dernière version en date a souvent pour elle la cruauté simple de la « marche des temps » : la nouveauté joue en sa faveur, elle tend à remplacer la précédente dans l'esprit du public et, si elle sort chez le même éditeur, dans les rayons des librairies. Mais l'idée d'un véritable mieux d'une traduction à l'autre occulte tant les attendus et les réalités de l'acte de traduire qu'on est tenté de la qualifier d'absurde, sans qu'il soit besoin pour cela de sombrer dans un relativisme aveugle. Le simple geste de réviser une traduction, *a priori* bénin et presque charitable, porte en lui-même certaines limites et contradictions

qui se manifestent tout particulièrement dans le cas qui nous occupe – car, non moins que Kafka lui-même, la façon de le traduire a fait l'objet de maintes discussions. Ainsi, on ne fait pas injure à Claude David en remarquant que les corrections qu'il apporta en marge des versions de Vialatte dans la première « Pléiade », *parce qu'elles restent visibles*, paraissent souvent elles-mêmes contestables : le germaniste familier du texte allemand est fort tenté de corriger les corrections, voire de leur préférer la copie non révisée, en pleine conscience de ses imperfections. De même, les critiques portées à l'encontre des traducteurs de Kafka par une voix aussi reconnue que celle de Milan Kundera ont beau sembler évidentes et se dresser à l'horizon de toute nouvelle traduction française – l'édition du Livre de Poche en fait explicitement un de ses piliers, et Jean-Pierre Lefebvre, dans l'introduction de la nouvelle « Pléiade », formule certaines remarques qui s'en rapprochent –, les versions produites depuis lors ne ressortent pas tout à fait indemnes d'un examen de détail selon les mêmes critères^{*3}. Et plus généralement : quel traducteur, si scrupuleux, si *observant* soit-il, ne voit-il pas branler son château de cartes dès qu'il expose en toute bonne foi à un regard extérieur les principes qui le fondent ? C'est dire, s'il le faut encore, que l'acte de traduire ne se règle pas sur la poursuite d'un *optimum* fixe que le traducteur atteindrait du premier coup ou au terme d'une sorte de course de relais, en laissant derrière lui la dépouille de ses prédécesseurs.

Prendre congé des traductions d'Alexandre Vialatte, comme le font les éditions Gallimard pour le centenaire de la mort de Kafka, ce n'est donc pas, ce ne doit pas être les disqualifier à cause de défauts devenus rédhibitoires, ni reconnaître qu'elles auraient « fait leur temps » au sens étroit de cette formule, selon

l'idée que le texte secondaire, au contraire de l'original, porterait par nature une date de péremption. *Le Procès* de Vialatte, qui a servi plusieurs générations de lecteurs depuis 1933, demeure une version tout à fait praticable, y compris quand on l'aborde un crayon dans une main et le texte original dans l'autre. En considérant par exemple, comme le fait le traducteur Bernard Lortholary en ouverture de sa propre version du roman, que Vialatte a « rendu le noir par des gris, le cocasse par le bizarre, le théâtral par du psychologique » et que son travail se caractérise « par une inexactitude globale qui tient [à son] talent même [...] et à sa sensibilité d'écrivain^{*4} », on juge selon des catégories trop larges, quel que puisse être leur fond de vérité, et on perpétue l'idée assez curieuse que l'écrivain n'est pas un traducteur comme les autres (ni le traducteur un écrivain). Même quand on resserre les mailles du tamis, force est de reconnaître que les tendances concrètes du traducteur Vialatte, comme le recours aux synonymes ou au contournement en lieu et place des répétitions obstinées de Kafka, son vocabulaire quelquefois pittoresque là où l'auteur privilégie le lexique allemand le plus neutre, ou encore certaines adaptations culturelles assez franco-françaises (le chapeau des bourreaux de Joseph K. devenant par exemple un « gibus »), sont loin de barrer l'accès à la poétique du texte telle qu'on la ressent de nos jours. Quant aux erreurs de traduction manifestes, que le lecteur se rassure : les toutes dernières traductions n'en sont pas non plus exemptes, pas davantage sans doute que ne le seront les versions à venir. Non : dire adieu à ces traductions, c'est d'abord faire droit à la renaissance – au sens d'un retour au texte – que Kafka a connu grâce au travail des éditeurs allemands. C'est aussi, dans la mesure où cette renaissance est allée de pair avec un immense travail

d'exhumation biographique et historique, rendre à Kafka une place d'auteur en quelque sorte laissée vacante dans les premières éditions de Gallimard. Et c'est enfin, du point de vue de la traduction, démontrer qu'on ne transpose pas seulement un texte, mais aussi un contexte.

Le 15 décembre 1930, alors qu'il traduit la sanglante *Colonie pénitentiaire*, Alexandre Vialatte, conscient de la valeur avant tout « symbolique » de ce récit, s'ouvre néanmoins à Gaston Gallimard de sa crainte que la critique ne traite Kafka de « boche » au motif que cette scène de supplice se déroulerait à la « Légion » : car « vous n'êtes pas sans savoir que les campagnes contre la Légion ont été une des grandes armes de la propagande antifrançaise en Allemagne^{*5} ». Franz Kafka, ce Juif de Prague – un « boche », un adepte du militarisme allemand ? Cette critique anticipée peut bien nous sembler cocasse aujourd'hui, elle est symptomatique de l'ignorance qui frappait alors la personne de Kafka et le monde où il avait vécu. En 1931 encore, alors qu'il a découvert cet auteur cinq ans plus tôt (à la parution du *Château*, semble-t-il), alors qu'il a déjà, en pionnier, traduit *La Métamorphose*, *Amerika*, *Le Procès* et *La Colonie pénitentiaire*, alors qu'il est le seul intermédiaire entre les Éditions Gallimard et Max Brod, Vialatte se plaint auprès de ce dernier de manquer « surtout de documents biographiques^{*6} ». Cette situation ne devait pas évoluer de longtemps. Si les souvenirs de Max Brod et quelques extraits du Journal et de la correspondance parurent en 1937 à Prague, ces éditions passèrent vite sous l'étouffoir nazi, et il fallut attendre l'après-guerre pour avoir accès aux sources biographiques majeures que sont le Journal (1948-1949), les lettres à Milena Jesenská Pollak (1952), la correspondance générale (1958) et les lettres à Felice Bauer (1967). Dans

l'intervalle, la France s'était montrée d'autant plus hospitalière envers Kafka que son complet anonymat et son déracinement symbolique – « ce droit d'extraterritorialité », comme le dit Marthe Robert^{*7} – l'avaient rendu assimilable d'abord par le surréalisme^{*8}, ensuite (et surtout) par la mouture la plus philosophique de l'existentialisme. De façon significative, *Le Procès* de Vialatte, premier texte de Kafka publié sous forme de livre en France, était accompagné d'une préface de Bernard Groethuysen qui ne comportait *pas un seul* renseignement sur l'auteur, mais dressait une sorte de phénoménologie de l'expérience intérieure que son œuvre était censée représenter^{*9}; et même quand les grandes sources autobiographiques furent connues, l'école critique de la « mort de l'auteur », dans les années 1960-1970, persista à maintenir la personne de Kafka dans une inexistence quelque peu romantique.

Peut-on imaginer pour une traduction un point de départ plus radicalement opposé à celui de Jean-Pierre Lefebvre, qui, chargé de rendre l'intégralité d'un corpus déjà établi, connu et reconnu en vue d'une édition critique, joint d'emblée au geste du traducteur celui de l'éditeur, du biographe et du commentateur, et qui, fort de l'expérience de ses devanciers, consacre même quelques pages au défi de traduire Kafka^{*10} ? Vialatte, lui aussi, consacra certes bien des pages de commentaire à l'auteur qu'il avait révélé à la France et qu'il continua de traduire jusqu'aux *Lettres à Milena*, en 1956 ; mais l'immense majorité de ces écrits, restés pour beaucoup inédits de son vivant et aujourd'hui réunis sous le titre *Mon Kafka*^{*11}, datent significativement d'après 1947, où la mode française de Kafka atteignit une sorte de paroxysme avec la mise en scène du *Procès* par Jean-Louis Barrault dans une adaptation d'André Gide – époque où Vialatte, régulièrement en

conflit avec son éditeur, entre autres à cause de la concurrence croissante de nouveaux traducteurs, dont certains « clandestins », semble se trouver contraint de prendre la parole pour défendre celui qui n'est déjà plus « son » Kafka. « On ne devrait pas parler de Kafka. Il y a trente ans que je le traduis, que je me suis fait son prophète et son cheval, sa nourrice et son homme de peine, et son lierre et sa mauvaise herbe, il y a trente ans que je ne veux pas le connaître », note-t-il en introduction de la réédition du *Procès* en 1956^{*12}. Lignes paradoxales, surtout parce que Vialatte, maintes années durant, n'avait pas *pu* le connaître – du moins pas autrement qu'il ne l'avait fait, face aux textes et à eux seuls, en traduisant « de l'inconnu^{*13} ». On fera bien, en saluant Vialatte pour se tourner vers une foison de traductions elles-mêmes foisonnantes du savoir accumulé, de se souvenir de cette position acrobatique du premier traducteur : non seulement parce qu'elle nous ouvre la connaissance et la vision d'un Kafka qui ne peut plus tout à fait être le nôtre, mais aussi par quelque chose comme un esprit de justice et un devoir de gratitude.

« Aussi peut-on penser paradoxalement qu'en dépit de sa longue carrière et de la gloire incomparable dont il a joui chez nous, la véritable histoire de Kafka en France ne fait peut-être que commencer », écrivait Marthe Robert en 1984, sous l'influence entre autres des deux premières nouvelles traductions du *Procès*^{*14}. On pourrait formuler mot pour mot le même bilan aujourd'hui – jusqu'à la prochaine ?

RÉGIS QUATRESOUS
Décembre 2023

*1. Voir la lettre (non envoyée) à Max Brod du 29 novembre 1922, dans Franz Kafka, *Journaux et lettres. 1914-1924, Œuvres complètes*, t. IV, Paris, Gallimard,

« Bibliothèque de la Pléiade », 2022, p. 1084-1085.

*2. *Cahiers in-octavo (1916-1918)*, trad. Pierre Deshusses, Paris, Payot et Rivages, 2009 ; *Derniers cahiers*, trad. Robert Kahn, Caen, Éditions Nous, 2017.

*3. Voir Milan Kundera, « Une phrase », dans *Les Testaments trahis*, Paris, Gallimard, 1993, p. 119-139. Prenant pour exemple une longue phrase du *Château*, Kundera relève notamment, dans toutes les traductions parues au moment de la rédaction de son livre, une tendance à ignorer les nombreuses répétitions de Kafka, au détriment de l'esthétique du texte original et au profit de ce qu'il nomme des normes de « beau style », de « beau français ». De façon intéressante, la dernière traduction en date (celle de Jean-Pierre Lefebvre, en 2018) ne respecte « toujours pas » toutes les répétitions contenues dans cette phrase devenue iconique, alors même que le traducteur prête une attention particulière à ce phénomène stylistique.

*4. Bernard Lortholary, « Note sur la traduction », dans Franz Kafka, *Le Procès*, Paris, Flammarion, 1983, p. 24-25.

*5. Lettre d'Alexandre Vialatte à Gaston Gallimard, dans Alexandre Vialatte et Jean Paulhan, *Correspondance 1921-1968*, Paris, Julliard, 1997, p. 78.

*6. Lettre d'Alexandre Vialatte à Max Brod, *ibid.*, p. 86.

*7. Marthe Robert, « Kafka en France », dans *Le Siècle de Kafka*, Paris, Centre Georges-Pompidou, 1984, p. 16.

*8. Voir André Breton, *Anthologie de l'humour noir*, Paris, Éditions du Sagittaire, 1940.

*9. Bernard Groethuysen, « À propos de Kafka », dans Franz Kafka, *Le Procès*, Paris, Gallimard, 1933 [1956], p. 11-29.

*10. Voir sa longue introduction au premier volume de la nouvelle « Pléiade » : Franz Kafka, *Nouvelles et récits*, Paris, Gallimard, 2018, p. XI-LXXXIII.

*11. Alexandre Vialatte, *Mon Kafka*, Paris, Les Belles Lettres, 2010.

*12. Alexandre Vialatte, « Kafka », dans Franz Kafka, *Le Procès*, Paris, Gallimard, *op. cit.*, p. 31.

*13. Alexandre Vialatte, « Traduit de l'inconnu », dans *Mon Kafka*, *op. cit.*, p. 33-46.

*14. Marthe Robert, *Le Siècle de Kafka*, *op. cit.*, p. 20.

NOTICE SUR LE CHAPITRE « DANS LA CATHÉDRALE »

On a souvent lu dans le chapitre « Dans la cathédrale » la révélation cryptique d'un certain nombre des clefs du roman et parfois même – dans la parabole de l'homme de la campagne – l'élévation à la puissance métaphysique de tout son réseau de transfigurations poétiques.

Josef K. arrive par un hasard de la vie civile dans cet édifice religieux, où il apparaît qu'il était attendu par un membre du clergé catholique (censément porteur de la parole divine). L'espace religieux pourrait être celui du salut de Josef K. par la bonne parole chrétienne. Or c'est le contraire qui se produit : il est accablé de reproches, humilié, condamné par le ministre d'une théologie négative dans le temple même de l'amour du prochain.

C'est un ecclésiastique catholique, dans une cathédrale catholique, au cœur sans doute de la capitale d'un pays principalement peuplé de catholiques, qui explique, à l'aide d'une parabole désespérante sortie apparemment de nulle part, à un

homme qui n'a rien fait de mal, qu'il est accusé d'une faute – sans aucun rapport avec celles, ordinaires, qu'il peut commettre – entraînant une condamnation fatale. L'exécution crapuleuse de cet homme par deux brutes au dernier chapitre serait la signature violente d'un antisémitisme récurrent dans un pays « civilisé » où les Juifs du genre de Josef K. ont tenté de se fondre dans la masse, qu'elle soit allemande ou tchèque, et ont dû, depuis le Moyen Âge, se défendre de toute une série d'accusations. Tous les signes extérieurs « majeurs » du chapitre semblent aller dans ce sens : la triste histoire de K. apparaît comme un pamphlet subtil contre l'antisémitisme, resserrant comme une strette les nombreux fils du roman qui vont en ce sens.

Rien ne dit certes expressément dans le roman que Josef K. est juif. Mais justement : c'est parce que K. est désigné en apparence comme catholique par l'histoire de sa mère devenue bigote qu'il est juif, ainsi que l'ont postulé d'emblée de nombreux lecteurs, de Max Brod à Hannah Arendt. K. est juif, mais en tant que personnage d'une fiction dans laquelle il ne l'est que pour les autres, qui comme lui ne le disent jamais explicitement, mais le font sentir par des allusions dont la traduction relève du code de l'antisémitisme. Non seulement parce que selon les apparences officielles il est sujet de l'empereur et de confession catholique, mais aussi parce que son nom ne dit rien de tel, dès lors qu'il n'a pas de nom. Même son prénom Josef est un « nom de baptême », comme dit l'allemand. C'est en tant que Sans-Nom qu'il l'est, en tant que catholique suspect, en tant que fondé de pouvoir traité de façon très ambiguë par ses supérieurs et collègues de la banque. En tant que ce qu'il ne devrait pas être. Il l'est en ce qu'on ne le lui dit jamais, en ce qu'on ne le montre jamais tel, en ce que tout, bien au contraire, tend à parler de lui au niveau

explicite comme s'il ne l'était pas. Il l'est en ce qu'un public collectif de théâtre, plus sûrement qu'un lecteur isolé, percevrait immédiatement ce qu'il y a derrière les mots. Il l'est en ce qu'on ne veut pas de lui, et qu'on lui intente pour cela un procès calomnieux qui n'en est pas un, et pour finir le liquide comme un chien dans un terrain vague, un no man's land du droit, un crime, précisément, de la même façon qu'on l'a raflé chez lui un matin « sans autre forme de procès », avant de le relâcher sans le lâcher. Kafka tient à ces paradoxes essentiels à ce qu'il veut dire, à l'avertissement des dernières pages, au mystère de la conduite pour ainsi dire suicidaire de K. durant tout le procès. Ce procédé subtil, bien dans la tradition, touche aussi au fond selon Kafka : K. est un être humain.

Mais cette lecture, apparemment évidente, de pages ultimes du roman qui éclairent fortement ses premiers mots, doit affronter un certain nombre de paradoxes, d'observations ou d'objections qui en ont, notamment depuis la fin des années 1980, troublé fortement la simplicité, sans pourtant l'invalider.

L'ensemble du discours du religieux, après une première partie plus judiciaire que religieuse, évoque plutôt les propos d'un théologien de la religion juive. Dans la première recension du roman, Willy Haas avait relevé dès 1925 « le long débat rigoureusement talmudique qui précède la catastrophe ». En répétant par exemple le mot *Türhüter* (« gardien de la porte »), le texte joue de manière transparente sur son homophonie approximative avec *Torhüter* (« gardien de la grand-porte ») et avec *Torah-Hüter* (« gardien de la Loi, de la Torah »). Comme le dit joliment Gerhard Kurz^{*1}, le religieux catholique fait entendre en permanence « la mélodie du Talmud ». Et parlant ainsi, il ne fait qu'un avec le gardien de la porte, qui a entre ses mains la vie

de l'homme de la campagne, parfaitement identifiable dès lors au pauvre *amoretz*, qui ne comprend rien, ne connaît ni la Torah ni le Talmud, selon le sens de ce mot en yiddish^{*2}. La démonstration du religieux est ici performative jusque dans son éventuelle déviance : car la vérité de la vérité juive, c'est que la parabole ne soit pas exactement la doxa, mais une lecture contradictoire. Et la faute de Josef K. serait peut-être alors son illusoire assimilation à la société chrétienne, qui s'exprimerait aussi dans sa façon de discuter.

Toutefois une autre fonction, moins formelle, semble dévolue au religieux dans le récit : après que Josef K., instruit par l'humiliation infligée à Block, a semblé décidé à résister enfin à l'univers tentaculaire de la domination en congédiant l'avocat, son attitude face au religieux (*der Geistliche* évoque tout type de religieux et de religion) paraît tendre à un affrontement qui pourrait déboucher sur une stratégie moins passive, sinon efficace. Après avoir écouté la parabole censée lui expliquer qu'il fait erreur dans ce qu'il pense du tribunal, K. prend visiblement la défense de l'homme de la campagne que le gardien de la Loi n'a jamais voulu laisser entrer, et accuse ce gardien de l'avoir trompé (*getäuscht*) et d'être donc responsable de sa vie perdue à attendre et de sa mort. À l'assertion du religieux « On n'est pas obligé de tout tenir pour vrai, mais seulement pour nécessaire », il objecte assez sèchement sa propre sentence sans appel, qui sonne un peu comme du Beaumarchais ou du Chamfort : « Sinistre opinion... elle fait du mensonge l'ordre universel », corrélant ainsi la tromperie religieuse à l'oppression politique universelle. De la même façon, il avait réfuté les sophismes spécieux du religieux sur la liberté de l'*amoretz* et sur la chance qui est la sienne, par rapport au gardien, de faire face à la porte et d'apercevoir

quelque chose comme une lumière. K. marque même un dernier point spectaculaire en répondant à l'injonction « Comprends d'abord qui je suis » par un « Tu es l'aumônier de la prison » qui peut s'entendre comme une insolence : tu n'es qu'un petit serviteur religieux de l'enfermement et de l'oppression, un superviseur subalterne de la violence symbolique.

L'histoire rabbinique abonde en querelles entre *amoratzen* et *rabbis*-gardiens qui ont ceint la Torah d'un bouclier de règles civiles et religieuses identitaires, la Halakha. En présentant le gardien de la Torah sous les traits d'un religieux chrétien antipathique, l'écrivain juif assimilé Franz Kafka fait signe dans et par la fiction à une autre tradition de la culture juive, chère au cœur de Heine (voir le poème « *Disputatio* » dans les « Mélodies hébraïques » du *Romanzero*). Depuis la rencontre avec la troupe de Jizchak Löwy en 1911, la sympathie de Kafka va notoirement aux Juifs de l'Est disciples du Baal Shem Tov (ou Besht), le « Maître du Bon Nom » (1698-1760), qui parlait comme un paysan et aimait la nature, tout en défendant à la fois le Zohar (la Kabbale) et le Talmud. Eux sont tournés, par leur tradition et leur histoire, vers l'homme de la campagne, qui est aussi l'homme du peuple (*am*)^{*3}. La fable racontée par le religieux se termine mal pour l'*amoretz* : mais il ne dit pas qu'il aurait mieux fait de vivre, boire et danser, conformément à la tradition hassidique, et de faire confiance à la grande poésie kabbalistique, au contact de la *Shekhina* (la présence – féminine – de Dieu parmi les hommes), en vue de la lumière, héritière de la Haggada^{*4}. En laissant partir K. (pour mourir), comme le gardien a laissé mourir l'homme de la campagne, le religieux ne s'est pas donné la peine de réfuter sa repartie « politique ». Il est devenu formellement membre du tribunal.

Cet univers, absent physiquement de la cathédrale, joue sans doute un rôle important : sa tradition culturelle est la référence cachée du roman de K., celle de la sécularisation hassidique très réaliste de la doctrine du tribunal divin, de la faute, du pardon et de la punition qui soutient les rites les plus traditionnels du judaïsme. La parabole de l'avant-dernier chapitre y fait par exemple allusion quand elle évoque l'hypothèse de la corruption du gardien. C'est dans cette tradition hassidique historiquement contemporaine de ce qu'on appelle l'époque moderne qu'est mis en place à longueur de page et de récit le motif d'un tribunal omniprésent, donnant lieu à des incursions permanentes du motif religieux dans la vie courante, et inversement de celle-ci dans les thèmes et motifs de la culture religieuse. Dans ces tribunaux opèrent en effet, en lieu et place des juristes ordinaires, des corrupteurs corrompus, des obsédés, des menteurs. Il n'y a pas à attendre d'eux des acquittements, ni même des jugements déterminés. Ces tribunaux doivent leur existence dans la tradition juive orientale à la révolution que la Kabbale a introduite par rapport à la tradition rabbinique antérieure. Comme l'explique Karl Erich Grözinger, le tribunal divin qui siégeait de temps à autre à mesure que l'histoire avançait, et qui conservait la topique céleste loin du monde des humains, connaît avec la Kabbale une mutation radicale qui n'est pas sans lien avec le scandaleux *Deus sive Natura* de Spinoza : il devient – sur le modèle protestant et plus spécifiquement piétiste – un système immanent à l'existence quotidienne ; sa résidence topographique explose en une pluralité infinie de sites et de degrés d'autorité structurellement différenciés. Le justiciable y passe dans des multitudes de lieux improbables qui ne sont jamais le dernier, où il rencontre des êtres affreux, sales ou méchants qui sont cependant tout autant

membres du tribunal que les fillettes diaboliques dans l'escalier de Titorelli, ou, pourquoi pas, Mme Grubach. Le temps lui-même perd la cadence rationnelle antérieure. Le tribunal siège jour et nuit. Les créatures sont ainsi en permanence *gerichtet*, dirigées, jugées, condamnées et exécutées : tribunalisées. La vie est un procès perpétuel. Il est clair que les pérégrinations de Josef K. puisent à cette tradition d'autant plus intéressante que les récits hassidiques la traitent de façon littéraire, avec humour, sans s'embarrasser de subtilités théologiques, et la subsument sous une finalité proprement éthique qui pourrait sembler profane, n'étaient les continuelles interventions du rêve. C'est l'espace-temps propre à ces récits souvent construits en forme de contes qui permet l'entame « un [beau] matin », plus existentielle que « il était une fois ». Les décisions du tribunal tombent à n'importe quel moment et n'importe où (le début de l'histoire est toujours une inculpation), et les interrogatoires sont parfois nocturnes, comme ce sera de nouveau le cas dans *Le Château*, dans un univers proche de celui du *Procès*. Cet arbitraire explique aussi la multiplication des plaignants, des accusés et des défenseurs ; les étages sont encombrés de cas. Et comme tout est possible, même l'impensable, il arrive que la victime soit un homme juste, un *tzaddik*. C'est sans doute dans cet esprit que Kafka décrit l'assemblée du tribunal délirant auquel son héros se rend le premier dimanche après son arrestation, d'une façon qui peut suggérer l'assistance bourdonnante d'une école talmudique, ou qu'il installe un ouvrage pornographique à la place que pourrait occuper la Torah dans une synagogue. Il puise par là à pleines mains dans le fonds érotique de la Kabbale et des fictions très crues qu'elle inspire. Et comme « c'est la vie », comme il est fréquent que les avocats aussi soient corrompus, que les

intercesseurs trahissent et que les contradictions pullulent, les portes du comique sont grandes ouvertes (comme le remarque Walter Benjamin avec perspicacité à propos des textes de Kafka)^{*5}.

En déployant du début à la fin du roman l'imaginaire judiciaire du discours religieux fondé sur les notions de tribunal divin, de jugement, de châtiment, etc., Kafka ne passe pas en douce dans une histoire moderne le « message secret » de la Halakha, d'une vérité religieuse qui fait autorité, mais développe à Prague en 1914, dans l'esprit prépoétique de la Haggada^{*6}, ce que les Juifs russes et polonais notamment en avaient fait dans leurs contes et légendes. Mais il le fait dans son propre chronotope, « avant la lettre » en quelque sorte, avant de bien connaître lui-même cette tradition.

Kafka doit la modeste culture juive présente de façon diffuse dans cette fiction à la tradition et à la pratique rituelle familiale, aux discussions sur la religion avec ses camarades d'adolescence, et bien sûr aux contacts qu'il a commencé à entretenir après l'automne de 1911 avec l'univers juif d'Europe centrale : le théâtre yiddish et sa vague imprégnation par la Kabbale, les traductions par Martin Buber des contes et récits hassidiques. Comme dans le cas de Heine qui, lors de ses études à Berlin dans les années 1820, fut le camarade d'Eduard Gans, Moses Moser, Ludwig Markus et Leopold Zunz, fondateurs du Cercle pour la culture et la science des Juifs (Verein für Cultur und Wissenschaft der Juden), on ne saurait sous-estimer l'importance des relations et discussions amicales. Leur influence concerne déjà la notion de procès, et même le singulier tribunal carnavalesque qui le gère. Les cercles que fréquente Kafka respirent de plus en plus une culture du souffle libre, un « spiritualisme libertaire », pour

reprendre la formule de Michael Löwy^{*7}, investi dans la joie d'inventer dans une langue à soi des histoires qu'on lira aux amis, voire de les écrire, pour mieux partager, fût-ce en en riant, cette culture spontanée afin d'en exhiber l'horizon universel. C'est la totalité du *Procès* qui doit se lire dès l'incipit comme une fable de ce type. Premier candidat à cette lecture, sans doute, Max Brod, qui possédait le manuscrit et projette sur le roman l'épisode biblique de l'histoire de Job, comme le feront aussi Gershom Scholem (s'opposant à Walter Benjamin) ou Margarete Susman. Mais le pamphlet de Kafka contre l'autorité de l'institution judiciaire est également inspiré, au sens fort, par le souffle de ses amis, au sens où ceux-ci sont ses compagnons dans la même lutte.

Ainsi de Hugo Bergmann et Felix Weltsch. Le premier est l'auteur d'un essai intitulé « La Sanctification du nom » (« Die Heilung des Namens »), paru dans le recueil *Vom Judentum* publié à Leipzig en 1913 par la Fédération des étudiants sionistes de Prague. Son idée-force : la mission de l'être humain consiste à ne plus être une citerne qu'on remplit d'un liquide étranger, mais à devenir lui-même une source. Mission éminemment proche de celle de l'écrivain. Le second, l'avocat Felix Weltsch, s'est fait connaître plusieurs années après l'écriture du *Procès* par un essai intitulé *Grâce et liberté* (*Gnade und Freiheit*), qui fait le lien entre la tradition juive et la pensée de la liberté dans la philosophie idéaliste allemande ; l'exercice de la culture juive est à ses yeux inséparable de la lutte pour l'émancipation universelle, ce qui constitua un temps l'horizon du travail de Max Brod lui-même, avant qu'il adopte une perspective religieuse plus conventionnelle, où le tribunal divin et le monopole de la grâce dominant une humanité impuissante et soumise.

Si l'aumônier de la prison est le comparse du juge, un « fonctionnaire de la nécessité », comme dit Hannah Arendt ^{*8}, il faut l'affronter. Il faut, comme dans le récit du Midrash signalé par Ulf Abraham ^{*9}, à l'instar de Moïse arrêté par un gardien des portes du Ciel, ange zélé qui lui interdit l'accès au Très-Haut, forcer le passage et combattre, de l'intérieur, les gardiens plus féroces les uns que les autres, devenir soi-même un « ange guerrier ». Michael Löwy souligne que cette expression (*ein streitbarer Engel*) apparaît dans une lettre de Kafka à Minze Eisner du 27 octobre 1920 pour désigner la socialiste féministe Lily Braun, dont il avait lu avec enthousiasme, et offert à tous ses amis, pendant la genèse du *Procès*, les *Mémoires d'une socialiste* (1909) à la fin de 1914 ou au début de 1915.

Certes Josef K. est moins passif que l'homme de la campagne. On pourrait faire à son sujet des hypothèses de simple désobéissance ou de fuite. Mais elles se heurteraient à ce qui chez Kafka demeure une conviction « messianique » – assez proche des idées développées au début du ^{XX}^e siècle par Buber, Benjamin ou Franz Rosenzweig – fondée sur le schéma d'une rédemption par la lutte pour l'émancipation, ou, si l'on veut, d'un rapport dialectique de l'humanité au divin qui n'est pas sans analogie avec ce que les jeunes philosophes idéalistes allemands avaient tenté de définir autour de l'idée d'un royaume de Dieu sur la Terre.

Ainsi s'éclaire peut-être la notion de « honte » inscrite, dès le début de l'écriture du roman, dans les derniers mots prononcés intérieurement par Josef K. Honte de quoi, si ce n'est pas seulement d'avoir été traité comme un chien, d'être le frère en humiliation de Block ? Peut-être justement de n'avoir pas combattu, d'avoir vécu comme Josef K. selon le principe de

l'intérêt égotique et d'avoir manqué de solidarité avec le reste de l'humanité. Le roman exhibe toute une série de circonstances où il aurait pu prendre la défense des opprimés (les avocats fustigés par Hasterer dans le fragment « Avocat général », par exemple) et respecter autrui. Ainsi, dans le débarras de la banque, par pusillanimité et peur du scandale, laisse-t-il l'un des gardiens se faire traiter comme un chien par le châtelier et rassure-t-il hypocritement les employés qui s'inquiètent d'avoir entendu un cri en invoquant précisément un chien imaginaire qui hurle dans la cour. Pour Walter H. Sokel^{*10}, K. s'est condamné ce jour-là à périr lui-même comme un chien s'il ne s'amendait pas. Et de fait, il n'a pas été « un homme bien » au sens qu'a *ein Mensch* en yiddish. Si les lignes de la fin ont bien été écrites peu après celles du premier chapitre, on ne peut qu'être stupéfié par la puissance d'anticipation qu'elles révèlent, dès lors que le contenu de la honte ne peut se borner aux quelques mauvaises manières et démonstrations d'égoïsme du début du roman. Cette honte implique surtout la « traversée du monde » qui suit ce début : l'individualisme du cadre supérieur K. dans les « eaux glacées du calcul égoïste » (comme aurait dit Marx), son inaptitude à l'amour véritable, sa stupidité dans le domaine artistique, sa nullité politique et judiciaire, sa solitude bancaire de Juif assimilé. Chaque fois qu'elles se présentent, il manque les occasions de sortir de sa soumission à l'ordre. Il finit même par se soumettre à un tribunal qui n'en est pas un. K. déçoit le lecteur optimiste. Mais sa vie, telle son ultime et fugitive vision de Mlle Bürstner, est un « avertissement » (*eine Mahnung*)^{*11} : ne vis pas comme un chien, comme le marchand Block, n'aime pas les femmes de manière animale, ne sois pas le chien auquel les antisémites veulent te réduire, ne traite pas les employés malades comme des

chiens, ainsi que fait ton père, ose dire non, ose franchir comme Moïse les portes factices de la domination symbolique, de la loi politique, religieuse, esthétique, et donc rejoins la communauté des êtres humains.

J.-P. L.

*1. Gerhard Kurz, « Meinungen zur Schrift : zur Exegese der Legende “Vor dem Gesetz” im Roman “Der Prozess” », dans *Kafka und das Judentum*, Karl Erich Grözinger, Stéphane Mosès et Hans Dieter Zimmermann (éd.), Francfort-sur-le-Main, Jüdischer Verlag bei Athenäum, 1987, p. 224 et suiv.

*2. L'expression du Talmud *am haaretz* (*amoretz* en yiddish), littéralement : « le peuple de la terre » ou « de la campagne », désigne le Juif non éduqué, négligent à l'égard de la religion. Elle est assez péjorative et même méprisante en yiddish, où elle désigne presque un abruti.

*3. Voir Ritchie Robertson, *Kafka : Judaism, Politics, and Literature*, Oxford, Clarendon Press, 1987, p. 126 et suiv.

*4. La Haggada est le récit des épisodes de l'Exode lu lors du seder, le dîner rituel célébré la veille de la Pâque juive et qui commémore la sortie des esclaves juifs d'Égypte. Sur la Halakha, voir [plus haut](#)).

*5. Voir la lettre à Gershom Scholem du 4 février 1939, où il écrit : « J'imagine que celui qui verrait les côtés comiques de la théologie juive aurait d'un coup en main la clef de Kafka », Walter Benjamin, *Sur Kafka*, Caen, Éditions Nous, 2015, p. 179 et suiv.

*6. Voir ci-dessus, [n. 4](#).

*7. Voir Michael Löwy, *Franz Kafka, rêveur insoumis*, Paris, Stock, 2004, p. 104.

*8. Hannah Arendt, « Franz Kafka », dans *La Philosophie de l'existence et autres essais*, Payot et Rivages, 2000, « Petite bibliothèque Payot », 2015, p. 129-131.

*9. Voir Ulf Abraham, « Mose “Vor dem Gesetz” : Eine unbekannte Vorlage zu Kafkas “Türhüterlegende” », dans *Deutsche Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, n° 57, décembre 1983, p. 636-650.

*10. Walter H. Sokel, *Franz Kafka. Tragik und Ironie*, Munich et Vienne, A. Langen et G. Müller, 1964, p. 256-257.

*11. Voir le passage de la « Fin » où K. s'oriente en fonction du chemin que prend la demoiselle, « non qu'il voulût la rattraper, ni par exemple parce qu'il voulait pouvoir la contempler le plus longtemps possible, mais uniquement pour ne pas oublier l'avertissement qu'elle signifiait pour lui » (ici).

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

I. OUTILS BIBLIOGRAPHIQUES ET OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

ENGEL (Manfred) et AUEROCHS (Bernd) éd., *Kafka-Handbuch. Leben – Werk – Wirkung*, Stuttgart, J. B. Metzler, 2010. [Ce manuel contient une abondante bibliographie sur chaque œuvre présentée.]

JAHRAUS (Oliver) et JAGOW (Bettina von) éd., *Kafka-Handbuch. Leben – Werk – Wirkung*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2008. [Contrairement au *Kafka-Handbuch* mentionné ci-dessus, ce manuel répertorie des articles généraux ainsi que des interprétations des œuvres majeures.]

ROBERTSON (Ritchie), *Kafka : A Very Short Introduction*, Oxford, Oxford University Press, 2004.

SCHMITZ-EMANS (Monika), *Franz Kafka. Epoche – Werk – Wirkung*, Munich, C. H. Beck, 2010.

II. ŒUVRES DE KAFKA

1. Éditions en langue allemande

Kritische Ausgabe der Werke von Franz Kafka. Schriften – Tagebücher – Briefe, Gerhard Neumann, Jost Schillemeit, Malcolm Pasley et Gerhard Kurz dir., Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1982-2013, 18 vol. (Cette édition a servi de base à l'édition des quatre volumes d'écrits de Kafka parue dans la Bibliothèque de la Pléiade.)

Der Verschollene, Jost Schillemeit éd., 1983, 2 vol.

2. Traductions françaises

Les premières traductions des œuvres, manuscrits, journaux et lettres de Kafka ont été faites à partir des versions parues du vivant de l'auteur et des éditions dites « de Max Brod ».

Éditions collectives

Œuvres complètes, Marthe Robert dir., Cercle du livre précieux, 1963-1965, 8 vol. illustrés de 189 planches hors texte de Louis Mittelberg.

Œuvres complètes, Claude David dir., Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1976-1989, 4 vol.

Récits, romans, journaux, Brigitte Vergne-Cain et Gérard Rudent dir., trad. François Mathieu, Axel Nesme, Marthe Robert *et al.*, Le Livre de Poche, « La Pochothèque », 2000.

Œuvres complètes, Jean-Pierre Lefebvre dir., Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2018-2022, 4 vol.

Éditions séparées d'*Amerika* [*Le Disparu*]

Le Soutier, trad. Jean Carrive, Les Cahiers du Sud, n° 270, mars-avril 1945, p. 121-146 [*L'Homme de chauffe*, premier chapitre d'*Amerika*].

L'Amérique, trad. Alexandre Vialatte, Gallimard, « Folio », 1973.

III. BIOGRAPHIES ET TÉMOIGNAGES

ADLER (Jeremy), *Franz Kafka*, Londres, Penguin Books, 2001.
[Biographie photographique.]

ALT (Peter-André), *Franz Kafka. Der ewige Sohn. Eine Biographie*, Munich, C. H. Beck, 2008.

BROD (Max), *Franz Kafka. Eine Biographie. Erinnerungen und Dokumente*, Prague, Heinrich Mercy Sohn, 1937 ; *Franz Kafka. Souvenirs et documents*, trad. Hélène Zylberberg, Gallimard, 1945.

—, *Streitbares Leben*, Munich, Kindler, 1960. [Une autobiographie volumineuse de Max Brod.]

JANOUCHE (Gustav), *Gespräche mit Kafka*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1951 ; *Conversations avec Kafka*, introduction, notes et trad. Bernard Lortholary, Maurice Nadeau et Robert Laffont, 1977.

KOCH (Hans-Gerd) éd., «*Als Kafka mir entgegenkam... »*. *Erinnerungen an Franz Kafka*, Berlin, Wagenbach, 1995 ; *J'ai connu Kafka. Témoignages*, trad. François-Guillaume Lorrain, Arles, Solin et Actes Sud, 1998.

—, *Kafka in Berlin. Eine historische Stadtreise*, Berlin, Wagenbach, 2008.

- PAWEL (Ernst), *The Nightmare of Reason : A Life of Franz Kafka*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 1984 ; *Franz Kafka ou le Cauchemar de la raison*, trad. Michel Chion et Jean Guilloineau, Le Seuil, 1988.
- POLITZER (Heinz) éd., *Das Kafka-Buch. Eine innere Biographie in Selbstzeugnissen*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1965.
- STACH (Reiner), *Kafka. Die Jahre der Entscheidungen*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 2002 ; *Le Temps des décisions, 1910-1915*, trad. Régis Quatresous, Le Cherche Midi, 2023.
- , *Kafka. Die Jahre der Erkenntnis*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 2008 ; *Le Temps de la connaissance, 1916-1924*, trad. Régis Quatresous, Le Cherche Midi, 2023.
- , *Kafka. Die frühen Jahre*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 2014. [*Les Premières Années, 1883-1911.*]
- , *Kafka von Tag zu Tag : Dokumentation aller Briefe, Tagebücher und Ereignisse*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 2017.
- UNSELD (Joachim), *Franz Kafka. Ein Schriftstellerleben. Die Geschichte seiner Veröffentlichungen*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1984 ; *Franz Kafka. Une vie d'écrivain – Histoire de ses publications avec une bibliographie de toutes les œuvres de Franz Kafka qui furent imprimées et publiées (1908-1924)*, trad. Éliane Kaufholz, Gallimard, 1985.
- WAGENBACH (Klaus), *Franz Kafka. Eine Biographie seiner Jugend (1883-1912)*, Berne et Munich, Francke, 1958 ; *Franz Kafka. Années de jeunesse (1883-1912)*, trad. Élisabeth Gaspar, Mercure de France, 1967.
- , *Kafka par lui-même*, trad. Alain Huriot, Le Seuil, 1968.

IV. CRITIQUE

1. *Ouvrages généraux*

- ABRAHAM (Ulf), *Der verhörte Held. Verhöre, Urteile und die Rede von Recht und Schuld im Werk Franz Kafkas*, Munich, Wilhelm Fink, 1985.
- ALLEMANN (Beda), *Zeit und Geschichte im Werk Kafkas*, Göttingen, Wallstein, 1998.
- ALT (Peter-André), *Kafka und der Film. Über kinematographisches Erzählen*, Munich, C. H. Beck, 2009.
- ANDERS (Günther), *Kafka. Pro und Contra*, Munich, C. H. Beck, 1951 ; *Kafka. Pour et contre*, trad. Henri Plard, Belval, Circé, 1990.
- ANZ (Thomas), *Franz Kafka. Leben und Werk*, Munich, C. H. Beck, 2009.
- ARENDT (Hannah), *The Jew as Pariah : Jewish Identity and Politics in the Modern Age*, New York, Grove Press, 1978 ; *La Tradition cachée. Le Juif comme paria*, trad. Sylvie Courtine-Denamy, Christian Bourgois, 1987.
- ARNOLD (Heinz Ludwig) éd., *Franz Kafka*, Munich, Edition Text+Kritik, 2006. [Interprétations des différentes œuvres par l'éditeur de la revue *Text+Kritik*.]
- BAIONI (Giuliano), *Kafka. Letteratura ed ebraismo*, Rome, Edizioni di Storia e Letteratura, 2008.
- BANCAUD (Florence), *Franz Kafka ou l'Art de l'esquisse*, Belin, 2006.
- BECHTEL (Delphine), *La Renaissance culturelle juive. Europe centrale et orientale (1897-1930)*, Belin, 2002.
- BEISSNER (Friedrich), *Der Erzähler Franz Kafka*, Stuttgart, Kohlhammer, 1952. [L'un des ouvrages critiques majeurs

antérieurs aux années 1960.]

BENJAMIN (Walter), *Sur Kafka*, présentation et trad. Christophe David et Alexandra Richter, Caen, Éditions Nous, 2015. [Cet ouvrage, dont il n'existe pas d'équivalent en Allemagne, présente l'intégralité des textes que Walter Benjamin a consacrés à Kafka.]

BINDER (Hartmut), *Motiv und Gestaltung bei Franz Kafka*, Bonn, Bouvier, 1966.

—, *Kafka in neuer Sicht. Mimik, Gestik und Personengefüge als Darstellungsformen des Autobiographischen*, Stuttgart, J. B. Metzler, 1976.

BLANCHOT (Maurice), *De Kafka à Kafka*, Gallimard, 1982.

BORN (Jürgen), *Franz Kafka. Kritik und Rezeption zu seinen Lebzeiten 1912-1924*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1979.

—, éd., *Franz Kafka. Kritik und Rezeption zu seinen Lebzeiten 1924-1938*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1983.

—, « *Dass zwei in mir kämpfen... » und andere Aufsätze zu Kafka*, Furth im Wald, Vitalis, 2000.

—, *Franz Kafka oder Die Magie einer Prosa*, Düsseldorf, Onomato, 2015.

BRABANDT (Anne), *Franz Kafka und der Stummfilm. Eine intermediale Studie*, Munich, Meidenbauer, 2009.

CARROUGES (Michel), *Franz Kafka*, Labergerie, 1948.

—, *Kafka contre Kafka*, Plon, 1962.

CASANOVA (Pascale), *Kafka en colère*, Le Seuil, 2011.

CITATI (Pietro), *Franz Kafka*, trad. Brigitte Pérol, Gallimard, 1989.

CRESPI (Guido), *Kafka humoriste*, trad. de l'italien par l'auteur, préface de Claude David, Brescia, Shakespeare & Company,

1984.

DANÈS (Jean-Pierre), *Prague, Kafka, Chweik. Études*, Versailles, Éditions Marie-Josée Danès, 1989.

DAVID (Claude), *Franz Kafka*, Fayard, 1989.

DEHE (Astrid) et ENGSTLER (Achim), *Kafkas komische Seiten. Ein Lesebuch*, Göttingen, Steidl, 2011.

DELEUZE (Gilles) et GUATTARI (Félix), *Franz Kafka. Pour une littérature mineure*, Les Éditions de Minuit, 1975.

DENTAN (Michel), *Humour et création littéraire dans l'œuvre de Kafka*, Genève et Paris, Droz et Minard, 1961.

EMRICH (Wilhelm), *Franz Kafka. Das Baugesetz seiner Dichtung. Der mündige Mensch jenseits von Nihilismus und Tradition*, Francfort-sur-le-Main, Athenäum, 1957. [La première des imposantes études de l'après-guerre ; toute l'œuvre y est interprétée.]

ENGEL (Manfred) et LAMPING (Dieter), *Franz Kafka und die Weltliteratur*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2006.

FERENCZI (Rosemarie), *Kafka : subjectivité, histoire et structures*, Klincksieck, 1975.

FRIEDLÄNDER (Saul), *Franz Kafka*, Munich, C. H. Beck, 2012 ; *Kafka, poète de la honte*, trad. Nicolas Weill, Le Seuil, 2014.

GLIŠOVIĆ (Dušan), *Politik im Werk Kafkas*, Tübingen, Francke, 1996.

GOLDSCHMIDT (Georges-Arthur), *Celui qu'on cherche habite juste à côté. Lecture de Kafka*, Lagrasse, Verdier, 2007.

GRÖZINGER (Karl Erich), *Kafka und die Kabbala. Das Jüdische im Werk und Denken von Franz Kafka*, Francfort-sur-le-Main et New York, Campus, 2014.

- JAHNKE (Uwe), *Die Erfahrung von Entfremdung. Sozialgeschichte Studien zum Werk Franz Kafkas*, Stuttgart, Heinz, 1988.
- KAISER (Hellmuth), *Franz Kafkas Inferno. Eine psychologische Deutung seiner Strafphantasie*, Vienne, Internationaler Psychoanalytischer Verlag, 1931. [La première étude d'inspiration psychanalytique.]
- KRAFT (Herbert), *Mondheimat: Kafka*, Pfullingen, Günther Neske, 1983. [Analyse des thèmes et des motifs récurrents de l'œuvre et de la pensée de Kafka.]
- KUNDERA (Milan), *L'Art du roman*, Gallimard, 1986.
- , *Les Testaments trahis*, Gallimard, 1993.
- KURZ (Gehard), *Traum-Schrecken. Kafkas literarische Existenzanalyse*, Stuttgart, J. B. Metzler, 1980.
- , *Der junge Kafka*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1984.
- LAMPING (Dieter), *Kafka und die Folgen*, Stuttgart, J. B. Metzler, 2017.
- LIEBRAND (Claudia) et SCHÖSSLER (Franziska) éd., *Textverkehr. Kafka und die Tradition*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2004. [Sur les rapports qu'entretient Kafka avec Sade, Jean Paul, Novalis, Kleist, Flaubert, Sacher-Masoch et Thomas Mann.]
- LÖWY (Michael), *Franz Kafka, rêveur insoumis*, Stock, 2004.
- MECKE (Günter), *Franz Kafkas offenbares Geheimnis. Eine Psychopathographie*, Munich, Wilhelm Fink, 1982.
- MOSÈS (Stéphane), *Exégèse d'une légende. Lectures de Kafka*, Éditions de l'Éclat, 2006.
- MOUNIER (Guy-Ferdinand), *Étude psychopathologique sur l'écrivain Franz Kafka*, Bordeaux, Imprimerie R. Samie, 1951.

[Thèse pour le doctorat en médecine.]

PASLEY (Malcolm), « *Die Schrift ist unveränderlich...* ». *Essays zu Kafka*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1995.

PELLETIER (Nicole), *Franz Kafka et Robert Walser : étude d'une relation littéraire*, Stuttgart, Heinz, 1985.

POLITZER (Heinz), *Franz Kafka. Der Künstler*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1965. [L'un des ouvrages critiques majeurs sur Kafka, par l'un de ses premiers éditeurs.]

— éd., *Franz Kafka. Wege der Forschung*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1973.

POULAIN (Elfie), *Franz Kafka : l'enfer du sujet ou l'injustifiabilité de l'existence*, L'Harmattan, 2000.

RÉFABERT (Philippe), *De Freud à Kafka : l'origine en procès*, Calmann-Lévy, 2001.

REUSS (Roland) et STAENGLER (Peter) éd., *K : Beiheft zur Ausstellung Franz Kafka 1883-2008 in der Universitätsbibliothek Heidelberg*, Heidelberg, Regionalkultur, 2008.

ROBERT (Marthe), *L'Ancien et le Nouveau. De don Quichotte à Franz Kafka*, Grasset, 1963.

—, *Sur le papier*, Grasset, 1967.

—, *Livre de lectures*, Grasset, 1977.

—, *Seul, comme Franz Kafka*, Calmann-Lévy, 1979.

—, *La Vérité littéraire*, Grasset, 1981.

—, *La Tyrannie de l'imprimé*, Grasset, 1984.

—, *Le Puits de Babel*, Grasset, 1987.

—, *La Traversée littéraire*, Grasset, 1994.

ROBIN (Régine), *Kafka*, Belfond, 1989.

- , *Le Deuil de l'origine. Une langue en trop, la langue en moins*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 1993. [L'une des quatre études de cet ouvrage est consacrée à Kafka et au yiddish.]
- SCHILLEMEIT (Jost), *Kafka-Studien*, Göttingen, Wallstein, 2004.
- SCHOLTEN (Dany), *Kafka und das Kino*, Berlin, Vorwerk 8, 2004.
- SCHWARZ (Sandra), « *Verbannung* » als Lebensform. *Koordinaten eines literarischen Exils in Franz Kafkas « Trilogie der Einsamkeit »*, Tübingen, Niemeyer, 1996.
- SCHWEPPEHÄUSER (Hermann) éd., *Benjamin über Kafka. Texte – Briefzeugnisse – Aufzeichnungen*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1992.
- SOKEL (Walter Herbert), *Franz Kafka. Tragik und Ironie. Zur Struktur seiner Kunst*, Munich et Vienne, A. Langen et G. Müller, 1964. [L'une des études fondatrices de l'après-guerre, d'inspiration analytique, sur la vie et l'œuvre de Kafka.]
- , *The Myth of Power and the Self : Essays on Franz Kafka*, Detroit, Wayne State University Press, 2002.
- STACH (Reiner), *Kafkas erotischer Mythos. Eine ästhetische Konstruktion des Weiblichen*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1987.
- , *Ist das Kafka ? 99 Fundstücke*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 2013.
- SUDAKA-BÉNAZÉRAF (Jacqueline), *Franz Kafka. Aspects d'une poétique du regard*, Louvain, Peeters, 2000.
- , *Le Regard de Franz Kafka. Dessins d'un écrivain*, Maisonneuve & Larose, 2001.

VIALATTE (Alexandre), *Kafka ou l'Innocence diabolique*, Les Belles Lettres, 1998.

VOGL (Joseph), *Ort der Gewalt. Kafkas literarische Ethik*, Zürich, Diaphanes, 2010.

WALSER (Martin), *Beschreibung einer Form. Versuch über die epische Dichtung Franz Kafkas*, Munich, Carl Hanser, 1961.

WELTSCH (Felix), *Religion und Humor im Leben und Werk Franz Kafkas*, Berlin-Grunewald, F. A. Herbig, 1957. [Par l'un des plus proches amis de Kafka.]

ZARD (Philippe) dir., *Sillage de Kafka*, Éditions Le Manuscrit, 2007.

ZISCHLER (Hanns), *Kafka geht ins Kino*, Reinbek, Rowohlt, 1996 ; *Kafka va au cinéma*, trad. Olivier Mannoni, Cahiers du cinéma, 1996.

2. Choix d'articles généraux importants

ADORNO (Theodor W.), « Aufzeichnungen zu Kafka », *Prismen. Kulturkritik und Gesellschaft*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1997, p. 254-287.

BLANCHOT (Maurice), « Kafka et l'exigence de l'œuvre », *L'Espace littéraire*, Gallimard, 1955, p. 63-103.

CAMUS (Albert), « L'espoir et l'absurde dans l'œuvre de Franz Kafka », dans *L'Arbalète*, n° 7, été 1943 ; *Œuvres complètes*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, p. 305-315. [L'analyse de Camus porte sur trois œuvres de Kafka dans la traduction d'Alexandre Vialatte : *La Métamorphose*, *Le Procès* et *Le Château*. Cette étude fut publiée en appendice à la deuxième édition du *Mythe de Sisyphe* (Gallimard, 1945).]

MENNINGHAUS (Winfried), « Der Engel des Ekels – Kafkas Poetik des “unschuldigen” geniessens “schweflicher Lüste” », dans *Ekel. Theorie und Geschichte einer starken Empfindung*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 2002, p. 333-484.

ROBERT (Marthe), « L’humour de Franz Kafka », dans *Revue de la pensée juive*, n° 6, mars 1951, p. 61-72.

ZARD (Philippe), « Les figures juives de la conscience moderne chez Kafka », dans *De Shylock à Cinoc. Essai sur les judaïsmes apocryphes*, Classiques Garnier, 2018, p. 419-458.

3. Études particulières sur Le Procès

ANGLET (Kurt), *Kafka-Sequenzen zum « Prozess »*. *Die Aura vor dem Fall*, Würzburg, Echter, 2006.

BEICKEN (Peter), *Franz Kafka, « Der Process »*, Munich, Oldernbourg, 1995.

BINDER (Hartmut), « *Vor dem Gesetz* ». *Einführung in Kafkas Welt*, Stuttgart, J. B. Metzler, 1993.

CANETTI (Elias), *Der andere Prozess : Kafkas Briefe an Felice*, vol. 1, Munich, Hanser, 1969.

ESCHWEILER (Christian), *Der verborgene Hintergrund in Kafkas « Der Prozess »*, Bonn, Bouvier, 1991. [L’auteur propose un nouvel ordre des chapitres du *Procès*.]

FERK (Janko), *Recht ist ein « Prozess »*. *Über Kafkas Rechtsphilosophie*, Vienne, Manz, 1999. [Sur l’influence des études de droit de Kafka sur *Le Procès*.]

FISCHER (Dagmar), *Kafkas « Process »-Prosa. Eine textimmanente Interpretation*, Francfort-sur-le-Main, Peter Lang, 1996.

- HEBELL (Claus), *Rechtstheoretische und geistesgeschichtliche Voraussetzungen für das Werk Franz Kafkas. Analysiert an seinem Roman « Der Prozess »*, « Historisch-kritische Arbeiten zur deutschen Literatur », Francfort-sur-le-Main, Perfect Paperback, 1993.
- KREIS (Rudolf), *Kafkas « Process ». Das grosse Gleichnis vom abendländisch « verurteilten Juden ». Heine – Nietzsche – Kafka*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 1996.
- KURZE (Christian), *Kafkas « Process » und die Satellitentexte. Verborgene Verbindungen zwischen Romantext und weiterer Prosa der « Process » zeit*, Berlin, Kadmos, 2016.
- MALONE (Paul M.), *Franz Kafka's « The Trial » : Four Stage Adaptations*, Francfort-sur-le-Main, Peter Lang, 2003. [Quatre adaptations théâtrales du Procès : André Gide et Jean-Louis Barrault, Steven Berkoff, Peter Weiss, Sally Clark.]
- MOREL (Jean-Pierre), « *Le Procès* » de Franz Kafka, Gallimard, « Foliothèque », 1998.
- NICOLAI (Ralf R.), *Kafkas « Prozess », Motive und Gestalten*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 1986.
- PASLEY (Malcolm) et OTT (Ulrich), *Franz Kafka, « Der Prozess », Die Handschrift redet*, Marbach, Schiller-Nationalmuseum, 1990.
- RIES (Wiebrecht), « *Maskeraden des Auslands* ». *Lektüren zu Franz Kafkas « Process »*, Berlin, Elfenbein, 2011.
- SCHIRRMACHER (Frank) éd., *Verteidigung der Schrift. Kafkas « Prozess »*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1987.
- VACHENAUER (Marie), *Kafkas Roman « Der Prozess » als Spiegelung historischer Ereignisse in der Stadt Prag*, Berlin,

Frank & Timme, 2014.

VOIGTS (Manfred), *Franz Kafka, Vor dem Gesetz. Aufsätze und Materialien*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 1994.

J.-P. L.

N.B. On signalera aussi la fameuse adaptation cinématographique du *Procès* par Orson Welles, en 1962, avec Anthony Perkins, Romy Schneider, Jeanne Moreau, Madeleine Robinson, Suzanne Flon, Fernand Ledoux...

NOTES

ARRESTATION

1. *Quelqu'un avait bien dû calomnier Josef K. : Jemand musste Josef K. verleumdet haben.* – Le verbe désigne d'emblée Josef K. comme victime, *Verleumdung*, « calomnie » ou « diffamation », étant un délit. – *Josef K.* : le nom apparaît sous cette forme dans un fragment narratif du Journal de Kafka du 29 juillet 1914, où il est substitué à celui de « Hans Gorre ».

2. *Prisonnier* : *gefangen*, qui signifie à la fois « capturé », « attrapé » et « fait prisonnier ».

3. *En face de ces gens* : on lit ici, biffée sur le manuscrit, l'amorce suivante : « par exemple par simple peur qu'on se rie de lui plus tard à cause de son sérieux tout à fait superflu ».

4. *Et dévoraient son déjeuner* : séquence rémanente chez Kafka ; dans *Amerika*, Robinson et Delamarche fracturent la valise de Karl pour manger son salami (voir *Amerika*, p. 146-147).

5. *Le superviseur* : *der Aufseher* ; ce terme signifie littéralement « surveillant », catégorie qui peut être étendue dans le champ technique à celle de « vérificateur » ou de « contrôleur ». La traduction par « inspecteur » connoterait ici une qualification

policière trop déterminée, que ne suggère pas du tout le terme allemand. Celui-ci présuppose d'ailleurs que les subalternes ne peuvent être laissés à eux-mêmes.

6. *Une demoiselle Bürstner : Fräulein Bürstner.* Outre la similitude des initiales F. B. avec celles de Felice Bauer, son statut de dactylographe rapproche ce personnage souvent absent de l'ex-fiancée de Kafka, qui notamment sortait beaucoup.

7. *Sur le dossier de la chaise :* après cette phrase, le manuscrit présente plusieurs versions biffées de la suite, la première étant assez différente du texte définitif (sans qu'on puisse l'y raccorder précisément) : « “Josef K. ?” demanda-t-il. K. fit oui de la tête. Le superviseur, là-dessus, le considéra en silence d'un air interrogateur. “L'interrogatoire semble se limiter à des regards, songea K. On va lui permettre ça pendant un petit moment. Si seulement je savais quel genre d'autorité cela peut bien être, qui peut prendre à mon sujet, donc pour une affaire sans aucune perspective pour l'autorité, des dispositions aussi importantes. Car tout cela mérite bien le nom de dispositions importantes. On a déjà mobilisé trois personnes pour moi, mis le désordre dans deux chambres de personnes privées, dans le coin là-bas il y a encore trois jeunes gens en train de regarder les photographies de Mlle Bürstner.” »

8. *Et on ne les prend pas trop mal :* après cette phrase, on lit les lignes suivantes, restées en suspens et biffées dans le manuscrit : « Quelqu'un m'a dit, je ne me rappelle plus qui c'était, qu'il était quand même bizarre que lorsqu'on se lève de bonne heure, enfin en général, on retrouve tout à l'endroit exact où c'était le soir précédent. Quand on dormait et quand on rêvait, on se trouvait, du moins en apparence, dans un état essentiellement distinct de l'état de veille, et comme le disait très justement cet homme il faut une présence d'esprit ou plus exactement un sens de la réplique infini pour appréhender en ouvrant les yeux tout ce

qui se trouve là plus ou moins au même endroit que là où on l'a laissé la veille. C'est pourquoi aussi l'instant du réveil était le plus risqué de la journée et, une fois qu'on l'a surmonté sans avoir été emmené ailleurs qu'à sa place, on pouvait être tranquille pour le reste de la journée. Quelles conséquences ensuite cet homme – entre-temps d'ailleurs je me suis souvenu qui c'était, mais le nom, n'est-ce pas, n'a pas d'importance... »

9. *Hasterer* : *hasten* signifie « faire vite », « se hâter ». Le patronyme de l'avocat général Hasterer n'est donc sans doute pas exempt de signification. Il connote peut-être l'espoir que Josef K. puisse être rapidement tiré d'affaire. Voir le fragment intitulé « Avocat général ».

10. Le nom des trois individus ne doit évidemment rien au hasard. *Kulich* (que Kafka écrit *Kullych* à partir d'[ici](#)) est un patronyme tchèque (parfois juif) qui signifie « petite chouette » et désigne donc, comme celui de Kafka (« choucas »), un oiseau. *Rabensteiner* convoque aussi l'ornithologie (*der Rabe*, « le corbeau ») mais aussi l'origine juive de la personne, dénommée par le lieu d'où elle vient : *Rabenstein* (« la pierre des corbeaux ») est un toponyme répandu, qui renvoie également au lieu où sont pratiquées les exécutions capitales. *Kaminer*, enfin, est un autre patronyme juif d'Europe centrale : *der Kamin* signifiant « la cheminée ».

CONVERSATION AVEC MME GRUBACH. PUIS MLE BÜRSTNER

1. *Les laisser repartir, satisfait* : après cette phrase, on lit, biffé dans le manuscrit : « L'idée qu'il leur facilitait peut-être ainsi l'observation de sa propre personne dont on les avait possiblement chargés lui sembla une fantasmagorie à ce point ridicule qu'il se prit le front dans la main et resta ainsi pendant plusieurs minutes avant de reprendre ses esprits. "Encore

quelques idées de ce genre, se dit-il, et tu seras un fou authentique.” Après quoi cependant, il n’en éleva que plus fortement sa voix un peu grommelante. »

2. *Plus vain et plus méprisable* : après cette phrase, on lit, biffé dans le manuscrit : « “À dire vrai je ne redoute pas le méprisable”, ainsi conclut-il ses réflexions. / Devant la maison, un soldat allait et venait du pas régulier et sonore d’une sentinelle montant la garde. Il y avait donc maintenant un soldat de garde devant la maison. K. dut se pencher loin en avant pour voir le soldat, car celui-ci longeait les façades de très près. “S’il vous plaît !” lui cria-t-il, mais pas assez fort pour que le soldat pût l’entendre. Il s’avéra du reste bientôt que ce dernier se contentait d’attendre une serveuse qui était entrée dans l’auberge d’en face pour en rapporter de la bière et qui apparaissait maintenant dans la porte en pleine lumière. K. se posa la question de savoir s’il avait cru, ne serait-ce que de manière fugitive, que cette sentinelle lui était destinée, sans pouvoir y répondre. »

3. *Après l’entretien avec Mlle Bürstner* : à la suite de cette phrase, on lit ce paragraphe, biffé dans le manuscrit : « Il était 11 h 30 passées lorsqu’on entendit monter quelqu’un dans la cage d’escalier ; K., qui était de nouveau dans l’antichambre et qui, totalement absorbé dans ses pensées, se retirait brutalement le cigare de la bouche après chaque bouffée en fronçant un peu les lèvres vers l’avant, selon une vieille habitude, dut d’abord reprendre ses esprits un bref instant avant de se réfugier dans sa chambre. Par le trou de la serrure, il vit que ce n’était pas Mlle Bürstner, mais seulement le vieux capitaine qui venait d’arriver, le plus vieux. »

TABLE DES MATIÈRES

Préface de Philippe Lançon

Note sur le texte

LE PROCÈS

Arrestation

Conversation avec Mme Grubach. Puis Mlle Bürstner

DOSSIER

Chronologie

*« Traduire, retraduire Le Procès. Pour saluer Alexandre Vialatte »
par Régis Quatresous*

Notice sur le chapitre « Dans la cathédrale »

Bibliographie sélective

Notes

Titre original :
DER PROZESS

Traduction et édition dérivées
de la Bibliothèque de la Pléiade.

© *Éditions Gallimard, 2018, pour la traduction
et les notes ;
2024, pour la préface, la postface,
la notice sur les traductions du Procès
et la présente édition revue.*

Couverture : Illustration © Thomas Merceron.

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris
<http://www.gallimard.fr>

DU MÊME AUTEUR

Dans la même collection

LA MÉTAMORPHOSE et autres récits. [Tous les textes parus du vivant de Kafka, I.] *Traduction et édition de Claude David.*

UN ARTISTE DE LA FAIM, À LA COLONIE PÉNITENTIAIRE et autres récits. [Tous les textes parus du vivant de Kafka, II.] *Traduction et édition de Claude David.*

AMERIKA. *Préface, traduction nouvelle et édition de Jean-Pierre Lefebvre. Postface de Jean Boutan.*

LE PROCÈS. *Préface de Philippe Lançon. Traduction nouvelle, postface et édition de Jean-Pierre Lefebvre. Notice sur les traductions du Procès par Régis Quatresous.*

Récit isolé

LA MÉTAMORPHOSE. *Traduction et édition de Claude David.*



Découvrez le roman en
audio avec ce [QRcode](#)

Franz Kafka

Le Procès

Joseph K., cadre de banque, est arrêté chez lui, un beau matin, sans raison, le jour de son trentième anniversaire. Même si on le laisse libre d'aller et venir, il ne cesse de se heurter à des obstacles absurdes, à des êtres étranges, à une réalité qui semble se dérober à mesure qu'il tente de percer le mystère de son « arrestation ». Une justice invisible mais menaçante, qui ne définit jamais la faute qu'il a pu commettre, le cerne de toutes parts.

Le Procès, que Kafka considérait comme inachevé et qui parut en 1925, moins d'un an après sa mort, est un livre d'une originalité radicale, sans sources ni modèles, qui entraîne son personnage, tout comme ses lecteurs, sur un terrain de plus en plus instable, à la manière des sables mouvants.

Avec une notice de Régis Quatresous : « Traduire, retraduire *Le Procès*. Pour saluer Alexandre Vialatte ».

*« Ce n'est pas tout d'être innocent des crimes dont on vous accuse
[...]. Encore faut-il ne pas être coupable d'être l'homme qu'on
est. »*

PHILIPPE LANÇON

Cette édition électronique du livre
Le Procès de Franz Kafka
a été réalisée le 17 avril 2024 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073052872 - Numéro d'édition : 623112).
Code produit : Q03745 - ISBN : 9782073052896.
Numéro d'édition : 623114.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo